phiques, la typologie des manuscrits ne sont jamais envisagés, alors que ce sont des éléments qui, au prix d'un travail lourd mais certainement rentable, auraient pu figurer avec profit lors du regroupement des manuscrits. (Les cotes des manuscrits sont d'ailleurs données parfois de façon incorrecte.) Ensuite, l'étroitesse de la base textuelle oblige l'auteur à se servir, en l'absence d'un nombre suffisant de variantes probantes, de variations textuelles dont elle commente parfois le caractère aléatoire (variantes appelées par la paléographie, *lectiones faciliores* qui peuvent apparaître en plusieurs points de la tradition). La démonstration en est rendue diffuse et tâtonnante, et le bas des stemmas est mieux établi que le haut, ce qui est du reste presque inévitable dans ce genre de tradition très touffue. Il est certain qu'une collation plus complète, avec d'autres manuscrits qui pourraient se révéler utiles, et d'autre part une base textuelle plus étendue permettant de raisonner sur plus de lieux variants caractéristiques, devrait par la suite alléger cette démonstration.

Pour les lettres qui ont été remaniées entre la première et la seconde collection, l'auteur donne les deux versions à la suite. Elle fait effectivement la preuve qu'il est possible d'établir un texte utilisable d'après un nombre limité de manuscrits, la complétude n'étant sûrement ni possible ni souhaitable dans un cas comme celui-ci. Bien qu'on puisse y retrouver quelques réminiscences bibliques ou bernardiennes supplémentaires, et en discuter parfois la ponctuation, l'édition des cinq lettres fournies est fort bien venue, et fait attendre avec impatience la réalisation de l'édition totale promise.

Pascale BOURGAIN.

Histoire littéraire.

J. GAILLARD, *Approche de la littérature latine.* R. MARTIN, *Approche de la littérature latine tardive et protomédiévale* (Nathan Université, collection lettres 128) : Paris, 1992 et 1994, 128 pages chaque titre.

Fournir à l'étudiant de premier cycle la plus grande masse d'informations possible dans le plus petit espace possible telle est le souci de cette collection 128 dont le but avoué est de « faire lire d'autres livres » et, pour les présents titres, de faire connaître de manière vivante et souvent amusante les principaux auteurs latins des origines à Apulée pour le premier titre et de Tertullien à Raban Maur pour le second.

D'emblée le lecteur est étonné, compte tenu du format de l'ouvrage, de la richesse de l'information contenue dans ces deux petits volumes. Le premier en particulier se signale dès ses premières pages par une mise au point très claire sur les conditions de la lecture dans l'Antiquité romaine qui mériterait d'être connue par nombre d'étudiants qui se figurent trop souvent que Cicéron jouissait des mêmes facilités d'édition que P.-L. SULITZER. Ce premier volume, même si on peut déplorer, faute de place, que certains auteurs, comme Salluste ou Tibulle, soient un peu « expédiés », est dans l'ensemble une mine de renseignements que l'on aimerait voir maîtrisés par l'étudiant moyen de Licence. Écrits dans un style vif et agréable, même si certaines plaisanteries ne sont pas du meilleur goût, ces petits tableaux font vivre les auteurs et donnent envie de lire leurs œuvres. Il est dommage que quelques pages n'aient pu être consacrées à situer les auteurs dans leur contexte historique.

Le second volume présente les mêmes qualités ; il est attrayant dans sa forme, très informatif dans son contenu, et révélera à bon nombre des auteurs probablement inconnus. Malgré ces atouts, la brièveté nécessaire de l'ouvrage conduit l'auteur à laisser volontairement de côté les aspects plus proprement théologiques de cette littérature essentiellement chrétienne. Mais cela est en fait impossible, et certains

aperçus théologiques, contraints de se loger dans quelques lignes, sont à la limite de la caricature. Ainsi la peinture peu nuancée de la position d'Augustin dans les conflits à propos de la grâce et certains rapprochements de Tertullien avec l'intégrisme moderne, n'apportent rien au texte et ne donnent guère envie d'aller feuilleter les œuvres. Pourquoi chercher si souvent des rapports hasardeux entre l'Antiquité et le monde contemporain ? En revanche, on aime à lire les remarques précises et savoureuses sur le style des auteurs, qui invitent à tourner délibérément le dos aux notions de littérature mineure ou décadente et on sent à la lecture de l'ouvrage que son auteur, en bon apologiste, entend ne pas dissimuler les zones d'ombres de sa matière, mais surtout en montrer et en faire aimer les splendeurs.

Au total, et ce même si l'on peut se poser des questions sur la manie du miniaturisme culturel appliqué aux étudiants de premier cycle (ne seraient-ils plus capables de lire plus de 200 pages à la suite ?), voici deux petits vademecums qui devraient trouver leur place dans toutes les poches, des classes littéraires des lycées à la fin du DEUG..., pour conduire leurs lecteurs à d'autres livres, du moins espérons-le !

Bruno BUREAU.

Florence DUPONT, *L'invention de la littérature. De l'ivresse grecque au livre latin* (coll. Textes à l'appui, histoire classique) : Paris, La Découverte, 1994, 299 pages.

Quiconque est un peu familier avec les travaux et la personnalité de F. DUPONT ne se laissera pas prendre au piège d'une couverture aussi sage et d'un titre apparemment aussi anodin, qui laissent présager un énième ouvrage sur les « origines » de notre littérature : exploitant l'ambivalence du mot « invention » — qui en français signifie à la fois création et fantasme —, F. DUPONT se livre en réalité à un terrible travail de sape, visant à détruire notre bel édifice culturel, celui qui s'appuie sur l'Antique pour justifier son culte de la littérature.

Ce travail de sape ne fait évidemment que prolonger et développer des travaux plus anciens, celui notamment que F. DUPONT avait consacré à l'épopée homérique et dont le titre provocant — *Homère et Dallas. Introduction à une critique anthropologique*, Hachette, 1991 — avait déjà suscité quelques remous... Il s'inscrit aussi dans le droit fil des recherches menées par les membres du Centre Gernet (J.-L. VERNANT, P. VIDAL-NAQUET, J. SVENBRO, J.-L. DURAND) et de quelques spécialistes de l'oralité (G. NAGY, P. ZUMTHOR, F. RECANATI), dont le sérieux n'est plus à prouver et envers lesquels F. DUPONT ne cesse de dire sa dette.

Cette littérature antique que nous croyions connaître, traduire et commenter en toute impunité, n'est donc, d'après F. DUPONT, qu'un formidable leurre, une « fiction » fabriquée par des humanistes soucieux d'asseoir leur propre approche des textes, la lecture herméneutique, sur un héritage antique. En réalité, la littérature grecque ou latine, n'en déplaise à l'université, n'a rien à nous dire. Malgré nos réticences à faire un tel deuil de ce qui apparaît pour nous comme des racines inébranlables, il faut bien admettre que les grands textes classiques, ceux d'Homère, d'Horace ou de Pétrone, nous sont étrangers.

Pourquoi? Parce que les œuvres antiques, définitivement arrachées au contexte qui les a produites, ne sont plus aujourd'hui que des objets morts, des masques funèbres, qu'aucune lecture littéraire ne saurait ranimer; ils sont les traces d'un passé de fêtes et de plaisirs, à jamais révolu.

Malgré les apparences, F. Dupont est pourtant loin de nous inviter aux funérailles de la littérature latine; elle cherche au contraire à nous entraîner dans un

voyage plein de surprise et d'agrément, en nous faisant pénétrer les lieux et les époques où ces textes avaient une âme et une raison d'être, quand ils s'inséraient dans une culture vivante et procuraient à leurs destinataires un plaisir partagé et un oubli des contraintes de la vie ordinaire.

Structuré en trois parties de longueur sensiblement égale, l'ouvrage nous transporte d'abord sur les rives de la mer Ionienne au VI^e^ siècle avant notre ère ; patrie de ce qu'on a coutume d'appeler la « poésie lyrique » et que F. DUPONT préfère nommer « culture de l'ivresse ». Là, elle montre d'abord (chap. 1 : la chanson de Cléobule) qu'avant d'être confiée à l'écriture et attribuée à un auteur mythique, l'ode d'Anacréon est une chanson rituelle, destinée à convoquer les dieux au banquet. Loin de la confession intime adressée à l'humanité universelle, l'ode d'Anacréon ne prend sens que dans la réalité du *symposion* aristocratique, où les convives, possédés par Dionysos, partagent simultanément et indissociablement le vin, le chant et l'amour : le geste de la *proposis* (consistant à offrir une coupe à son voisin de droite en l'interpellant par son nom) auquel ce chant est associé et la solidarité étroite qu'il crée entre les deux buveurs expliquent l'emploi du *je* et du *tu* de la poésie lyrique. F. DUPONT s'interroge ensuite (chap. 2 : l'invention d'Anacréon) sur ce qui explique la fixation par écrit de ces paroles de banquet. S'appuyant sur les travaux de G. NAGY, F. DUPONT rappelle la façon dont l'instauration de cultes communautaires, dans une idéologie panhellénique, a progressivement transformé la culture « chaude », mouvante et diverse, en culture d'État, fixe, modélisée. Désormais énoncée dans le cadre de concours, la parole vive — épique ou lyrique — change de statut, à la fois dans sa production et dans sa réception. Désormais — et c'est, pour F. DUPONT, l'une des ruptures historiques les plus fondamentales — on constate une disjonction entre l'énonciation réelle (celle du concours) et l'énonciation fictive (celle du banquet), qui n'a plus qu'un rôle de référent culturel. Quand la modélisation se substitue à l'improvisation, quand disparaissent les Muses et l'ivresse, quand le compositeur du chant cesse d'en être l'interprète, quand l'attention du public se focalise sur le texte au lieu de rester attachée à celui qui parle, en bref quand la culture devient spectacle, les pratiques minoritaires s'effacent ou se marginalisent, et, à l'instar du flamenco, perdent ce qui faisait leur force. C'est ce lent processus de normalisation et de fixation par l'écriture qu'explique merveilleusement F. DUPONT en faisant, de la bibliothèque d'Alexandrie et de la philologie qu'elle engendre, le symbole de ce nouveau rapport à l'écriture, né d'une perte de confiance dans la pérennité de la culture vivante.

La seconde partie, vouée à la « culture du baiser », nous promène en terres romaines pour observer les conditions d'élaboration et de réception des poèmes de Catulle. Cette fois (chap. 3 : les jeux de Catulle), point de parole de banquet à traquer : faute de monumentalisation, celle-ci est à jamais perdue. En revanche, la poésie de Catulle, et en particulier le poème 50, témoigne d'une association curieuse entre parole et écriture au sein de la *comissatio* : par l'échange de vers écrits sur des tablettes, Catulle et son ami sont, le temps du banquet, associés dans un érotisme de circonstance et l'écriture-lecture n'a d'autre fonction que de réaliser cette fusion. Quant au poème de Catulle, celui qui nous reste, il ne se présente pas comme la transposition de ces joutes poétiques, mais comme une lettre, écrite à la fin du banquet et déplorant l'absence de l'être aimé. Même vide sémantique que dans l'ode d'Anacréon : la culture poétique de la *comissatio* ne peut passer dans l'écriture sans s'abolir. Elle a besoin, pour fonctionner, de passer par la fiction de pratiques scripturaires réelles (dans le cas de Catulle 50, l'échange épistolaire). F. DUPONT montre en effet que le corps parlant joue, dans la *comissatio*, un rôle central ; elle développe à ce propos un long passage sur le baiser romain

(chap. 4 : baisers à la grecque et cuisine romaine). Le banquet romain peut aussi faire un usage de la lyrique de banquet; on le voit chez Aulu-Gelle ou chez Pétrone. Mais alors, il s'agit d'une lyrique morte, qui ne joue plus que comme cérémonial identitaire.

Le troisième volet enfin propose une incursion vers le « conte populaire ». Conçu par les Anciens comme une forme inférieure de culture, le conte permet d'explorer les marges (chap. 5 : les contes de l'Âne d'or). Il crée un lien de sociabilité minimum, qui est celui de la foi dans le récit. Comme tressage de contes le roman grec ou latin a lui aussi subi ce processus de fixation par l'écriture. Dans quel but? C'est ce que F. DUPONT tente de reconstituer, en analysant, de façon lumineuse, la préface de l'*Âne d'or* d'Apulée (chap. 6 : l'écriture entre deux voix). Le livre se définit en effet à travers elle comme une « machine à faire dire des contes ». Le texte écrit y apparaît donc comme un simple relais, entre deux oralités. Le lecteur-conteur est chargé de raviver par son oralisation une parole, qu'il s'empressera de reprendre à son compte et de transmettre, en oubliant le livre. À la limite, le roman d'Apulée est conçu pour être lu une seule fois; à partir de cette première lecture, doivent suivre une infinité de récits recomposés et chaque fois différents.

F. DUPONT achève cette partie en rappelant l'instauration de divers rituels — la *recitatio*, la double énonciation des formules, l'*interpretatio* — qui concourent à un même résultat : faire de l'écriture un simple moment entre deux voix. Les seuls livres présentés comme tels et dotés d'une existence autonome sont, à Rome, les *compendia*, stockages de connaissances, qui rendent à l'écriture le seul rôle qu'elle est capable d'assumer, classer des informations comme des denrées.

Le livre se clôt sur une curieuse annexe consacrée à l'application aux phénomènes culturels du second principe de thermodynamique de Carnot : cet appendice, qui contribue notamment à justifier l'usage récurrent des catégories chaud/froid pour parler d'oralité et d'écriture, aurait pu être placé un peu plus tôt dans l'ouvrage; il aurait ainsi paru plus nécessaire et moins artificiellement plaqué sur des analyses déjà parfaitement abouties. En fait, F. DUPONT ne veut pas faire de théorie, mais joue avec le modèle physique pour représenter ce qui, selon elle, est un mouvement irréversible et constitutif du devenir des sociétés : l'oralité, comme tout corps chaud, comme toute énergie, est vouée à la déperdition.

Elle évoque aussi une pratique qui permet aux textes antiques de retrouver un peu de leur efficacité perdue : un événement théâtral digne de ce nom doit pouvoir, le temps de la représentation, raviver un peu de l'énergie qui y est stockée.

L'une des principales qualités de ce livre est de n'accepter aucune évidence, d'instaurer un doute systématique. L'autre grand mérite de ce travail est d'avoir réussi à faire des allers et retours incessants entre la culture des Anciens, celle des aèdes et des chanteurs de *sumposion*, et notre culture contemporaine, celle des happenings culturels, des concerts de J.-M. JARRE ou du festival d'Avignon. Ces incursions impertinentes dans notre culture agaceront sans doute plus d'un lecteur; et pourtant, c'est bien ce regard sur le monde contemporain — regard de l'anthropologue — qui fait du livre de F. DUPONT un ouvrage de réflexion, dont l'intérêt dépasse largement le cercle étroit des antiquisants.

Et, sans doute, le plus grand paradoxe de ce livre est de réaliser ce que F. DUPONT considère comme la caractéristique de la culture chaude : échauffer et exciter l'esprit du lecteur, lui procurer du plaisir et le déstabiliser, au risque de le faire basculer dans la perte de soi.

Emmanuelle VALETTE-CAGNAC.

Gregor VOGT-SPIRA (ed.), *Beiträge zur mündlichen Kultur der Römer* (Scriptoralia, 47) : Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1993, 205 pages.

Depuis longtemps déjà, la collection *Scriptoralia* se donne pour tâche de débusquer les traces d'oralité dans la littérature. Onze volumes à ce jour ont déjà été consacrés à l'Antiquité, et plus particulièrement aux débuts de la littérature. Dans le volume qui nous intéresse, le propos est plus ambitieux : il s'agit cette fois de montrer la place de l'oralité dans divers aspects de la culture romaine et d'y associer la façon dont l'oralité s'articule à l'écriture.

Cet élargissement de point de vue donne évidemment beaucoup d'intérêt au volume ; il permet notamment de montrer que le fait littéraire n'est pas un phénomène isolé, mais qu'il s'insère — et s'explique — dans un contexte socio-culturel. L'aspect collectif du recueil, rassemblant les contributions d'auteurs fort différents dans leur style et leurs domaines de prédilection contribue aussi à rendre cette « cuvée » plus attrayante.

En même temps, le lecteur ne saurait cacher sa déception lorsqu'il découvre la table des matières et quand il s'aperçoit que sont repris ici tous les dossiers les plus rabâchés sur l'oralité : le statut des *Odes* d'Horace, la poétique d'Ovide, la « pré-littérature » romaine, la prononciation du latin... Sur un thème aussi ample et aussi prometteur, on aurait aimé découvrir des sujets plus neufs.

Divisé en quatre sections, l'ouvrage s'ouvre (Section I : Sprache) sur un article d'Helmut RIX, posant une question incontournable dès qu'il s'agit d'oralité : comment le latin était-il parlé ? (« Latein – wie wurde es ausgesprochen ? »). Ce travail, qui s'inscrit dans la lignée des célèbres contributions de J. MAROUZEAU (*La prononciation du latin*, Paris, 1955) et d'A. TRAINA (*L'alfabeto e la pronuncia del latino*, Bologna, 1973) s'intéresse surtout au problème de la restitution du latin en langue allemande et, ce faisant, discute trois principaux points : la prononciation du C, des diphtongues ae et oe et de la quantité des voyelles.

La seconde section, consacrée au droit et à la religion (II : Recht und Religion), est, à mon sens, la plus intéressante. L'article de Janos ZLINSKY, « Schriftlichkeit und Mündlichkeit im römischen Recht », fait une rapide synthèse sur les rôles respectifs de l'écriture et de l'oralité dans le droit romain, depuis les origines jusqu'à la codification de Justinien. L'auteur montre ainsi que, si l'oralité est indispensable à la formation du droit, l'écriture l'est à sa conservation : l'emprise de celle-ci ne cessera de croître tout au long de l'histoire du droit, dans un lent processus de démocratisation. Mais, J. ZLINSKY le rappelle, l'écriture est ambivalente et crée aussi un lien de plus en plus contraignant vis-à-vis du droit écrit. L'auteur explique enfin que le droit a besoin à la fois de l'écriture et de l'oralité pour être utilisé et communiqué. Loin d'être des notions antagonistes, écriture et oralité sont à Rome sans cesse associées pour conjuguer leurs effets. L'idée est intéressante ; il est dommage que J. ZLINSKY n'ait pas pu la développer davantage, sur des exemples précis. Suit l'article de Stefanie GREWE, « Parodien Mündlicher Rechtsformeln bei Petron », proposant une intéressante analyse des formules juridiques apparaissant dans le *Satiricon* de Pétrone. Un dernier article enfin, celui de Renato PIVA, « Neue Wege zur Interpretation des *Carmen Arvale*. Ein Zeugnis fingierter Mündlichkeit ? », tente de reconstituer la fonction et la réception du *Carmen Arvale* ; document qui, pour nous, constitue un rare témoignage sur le chant religieux archaïque, tout en présentant un processus de réécriture, puisque le texte qui nous est parvenu a été rédigé en 217-218, sous le règne d'Élagabal. R. PIVA remarque que ce texte est plein d'archaïsmes simulant l'oralité, mais qu'en revanche, on ne discerne aucun des indices qui sont typiques de l'oralité et que l'on s'attendrait à trouver dans un texte archaïque (l'allitération consonantique par

exemple). Pour l'auteur, cet état de fait, contemporain des réformes religieuses d'Élagabal, s'explique par une volonté d'opacifier les textes, afin de les rendre incompréhensibles par la foule et de faire de la religion une pratique élitiste, où s'instaure une communication privilégiée entre les prêtres et les dieux.

La troisième section (III : Posse und Komödie) est plus nettement axée sur l'oralité dans la littérature archaïque. Elle part d'un postulat, selon lequel l'oralité aurait modelé en profondeur la littérature des débuts, en particulier les formes dramatiques de la comédie à la grecque. Barbara HÖTTEMANN (« Phlyakenposse und Atellane ») évoque les origines du théâtre romain en discutant les influences réciproques des différentes formes de comédie et leurs racines communes dans la tradition orale de la farce. Niall W. SLATER (« Improvisation in Plautius ») consacre son article au théâtre de Plaute et au caractère « improvisé » de certaines scènes. L'auteur parle à ce propos d' « oralité simulée », faisant par là allusion non pas seulement à un phénomène littéraire, mais à un fait de société, auquel il rattache aussi la satire romaine. Enfin, Henry David JOCELYN (« Sprache, Schriftlichkeit und Charakterisierung in der römischen Komödie ») reprend le passage d'Horace dans lequel l'auteur critique les pièces de Plaute et explique qu'aucune différence linguistique n'y reflète les disparités sociales des personnages. Pour la plupart des commentateurs modernes, ce trait, perçu comme un défaut, serait dû au caractère encore « primitif » du théâtre plautien. Alors qu'en fait, selon Jocelyn, le passage d'Horace signifie seulement que le théâtre de Plaute n'était déjà plus compréhensible par le public d'époque augustéenne : la distance chronologique est suffisante pour que les différences de niveau linguistique ne soient plus perçues.

La dernière section de l'ouvrage (IV : Dichtung und Geschichtsschreibung) met davantage l'accent sur les pratiques, notamment à travers toutes les remarques sur le rôle de la *recitatio* dans la genèse des œuvres.

Eckard LEFEBVRE (« Waren horazische Gedichte zum 'öffentlichen' Vortrag bestimmt? ») s'intéresse au fonctionnement « hors-contexte » des poèmes d'Horace; il tâche de comprendre quelle peut être l'efficacité de tels chants, une fois livrés à l'écriture et publiés en volume. Il montre avec justesse l'importance de la publication initiale (ernst Publikation), qui avait lieu dans la maison de Mécène ou devant un public d'amis. Il montre que la *recitatio*, institution centrale de la période impériale, est primordiale pour le devenir de l'œuvre, et qu'elle exerce, sur le texte en cours de fabrication, un effet rétroactif. La contribution d'Hubert ZEHNACKER (« Sur quelques aspects de l'oralité dans la poésie d'Ovide ») fait aussi de la *recitatio* un moment important de la création des œuvres d'Ovide. Montrant, de façon plus générale, quelle est la place de l'oralité dans la poétique ovidienne, des *Héroïdes* jusqu'aux poèmes d'exil, il évoque le rôle de certaines techniques d'improvisation et l'influence d'une certaine « oralité théâtrale », cultivée dans les écoles de rhétorique. Peter LEBRECHT SCHMIDT (« Die Appellstruktur der taciteischen *Historien* ») enfin, s'intéresse aussi à la *recitatio* en montrant que, loin d'être une simple « rhétorisation » de la littérature impériale, cette pratique reflète la nécessité, pour la littérature de cette époque, de faire directement appel au public. L'auteur essaie même de démontrer qu'une lecture attentive des trois premiers livres des *Histoires* de Tacite permet d'y repérer les traces d'une série de six *recitationes*!

Au total, un ouvrage qui ne prétend pas contenir de révélations, mais qui donne au lecteur une impression louable d'homogénéité de ton et de contenu : par petites touches, ce livre contribue à compléter notre vision de l'oralité à Rome.

Emmanuelle VALETTE-CAGNAC.

Eimar Mar JONSSON, *Le Miroir. Naissance d'un genre littéraire*, Les Belles Lettres (collection Histoire) : Paris, 1995, 237 pages, 135 F.

Le titre de cet ouvrage (version remaniée d'une thèse soutenue en 1985) ne correspond guère à son contenu. Il suggère, en effet, qu'il s'agit d'un livre entièrement consacré à l'apparition de ce genre littéraire médiéval connu sous le nom de « miroir » (par exemple *Le miroir des vierges* ou *Le miroir de la foi*). Or il n'en est rien : le contenu est, en fait, beaucoup plus riche, et il concerne l'Antiquité beaucoup plus que le Moyen Âge. L'ouvrage se compose en effet de deux parties (curieusement baptisées « chapitres ») comportant respectivement six et cinq sous-parties qui sont simplement numérotées, mais qui sont en fait des chapitres au sens courant du terme. De ces deux parties seule la seconde, intitulée *L'émergence d'un genre littéraire*, correspond réellement au titre du livre, et, ne comptant que 45 pages, elle est beaucoup plus courte que la première, laquelle a pour titre *Le symbolisme catoptrique* et ne compte pas moins de 132 pages. C'est donc cette première partie (que le titre de l'ouvrage n'annonce pas) qui en est l'élément le plus important, et elle porte intégralement sur l'Antiquité gréco-romaine, tant classique que tardive, puisque l'auteur part de Sénèque pour aboutir à saint Augustin, après être remonté à Platon et avoir consacré un chapitre de 32 pages à l'histoire du miroir dans l'Antiquité. Un intitulé tel que *Réalité et symbolismes du miroir dans l'Antiquité et au Moyen Âge* conviendrait donc beaucoup mieux que son titre effectif à cet ouvrage, dont la richesse est grande, et dont l'extrême érudition s'accompagne d'une remarquable maîtrise dans l'analyse des textes et la confrontation des courants de pensée et des doctrines tant philosophiques que religieuses.

Car c'est bien, pour l'essentiel, d'histoire des idées qu'il s'agit. Partant des *Questions naturelles* de Sénèque (dont il met en lumière la structure avec une ingéniosité peut-être excessivement subtile), l'auteur montre que, pour les Anciens, le miroir avait une double fonction, car il permettait d'obtenir d'une part une connaissance de soi, d'autre part une « vision indirecte » de la réalité, notamment de celle qui, tel l'astre solaire, ne peut s'observer directement. Or cette double fonction, bien explicitée par Sénèque, mais aussi par d'autres avant lui, a généré un double symbolisme « catoptrique », correspondant au double idéal grec du savoir, le « socratique » et le « scientifique », et ce double symbolisme a fait ultérieurement l'objet de deux synthèses (magistralement analysées ici), la première réalisée par le néoplatonisme, la seconde par les théologiens chrétiens du IV^e^ siècle, au premier rang desquels Grégoire de Nysse et Augustin, avec des notions comme celles du « miroir de l'âme » ou du « miroir de l'Écriture ». Enfin, après une « dispersion » dans les premiers siècles médiévaux, le symbolisme catoptrique devait être non seulement redécouvert, mais reconstruit de façon originale au XII^e^ siècle, plus particulièrement dans l'ouvrage, malheureusement anonyme, qui a pour titre *Speculum uirginum* (édité pour la première fois en 1990 par Jutta SEYFARTH) et dans lequel on nous propose de voir, de façon peut-être abusive, une authentique « troisième synthèse ».

Complété par un index et quatorze illustrations hors-texte, le livre ici recensé constitue, en dépit de son volume relativement modeste, un guide très sûr pour ce qui est un véritable voyage à travers les siècles, les textes et les doctrines. On regrette évidemment (mais c'est la loi de la collection dans laquelle il est paru) que les textes latins et grecs soient cités uniquement en traduction française. On peut regretter aussi (nonobstant une brève remarque p. 38) l'absence d'analyse linguistique des termes désignant le miroir en grec et en latin et, notamment, du rapport entre *speculum* et *speculari*. Mais on apprend — et on comprend — beaucoup à la lecture de cet ouvrage très dense, à la fois savant et intelligent. L'auteur annonce une suite, qui prendra en compte, entre autres textes, le *Grand Miroir* de Vincent

de Beauvais, d'ores et déjà présenté comme une « œuvre immense » et « une des œuvres clefs de l'histoire intellectuelle européenne ». C'est un beau projet, dont il faut souhaiter la réalisation prochaine.

René MARTIN.

Sander M. GOLDBERG, *Epic Republican Rome* : New York-Oxford, Oxford University Press, 1995, 196 pages.

Cette histoire littéraire, stylistique et politique des débuts de l'épopée latine est d'autant plus intéressante qu'il s'agit d'approfondir des fragments lacunaires, comme le précise d'emblée le titre du chapitre I : *Ruines*. De fait, comme S. M. GOLDBERG le souligne avec insistance, on ne saurait ignorer ou traiter à la légère cette partie déterminante de la littérature latine sous prétexte de l'absence d'un contexte, cause possible d'erreurs de compréhension et d'interprétation (notamment p. 12 et p. 21). Car la première épopée des auteurs républicains est fondatrice du genre à Rome, de sorte que sa connaissance est nécessaire pour comprendre ultérieurement, outre Virgile, tous les autres poètes épiques latins.

Pour tenter de saisir le plus objectivement possible l'écriture et l'art poétique de ces textes trahis par la transmission textuelle, l'auteur adopte une position originale et féconde. Il choisit de fonder son analyse sur la conception même que les Latins avaient de leur littérature, en particulier à l'époque de la République. Rappelant ainsi à juste titre le débat, curieux pour nous, mais très éclairant en la matière, qui opposa Cicéron à Accius en ce qui concerne les dates de la venue de Livius Andronicus à Rome et de sa première représentation théâtrale, il conclut à une conception finaliste d'une littérature non pas factuelle, mais interprétative. De fait, attachés à une littérature de cumul et non de rupture, les écrivains latins conçoivent l'écriture d'un genre littéraire toujours en fonction d'une référence obligée à un modèle exemplaire. L'écriture épique apparaît ainsi comme un perpétuel cumul comparé et mélioratif dont l'excellence fondatrice est Homère, même si elle est appelée à s'enrichir de références exemplaires ultérieures. Aussi, constamment référée aux « premiers inventeurs » (εὑρεταί), est-elle projet littéraire fondé sur un autre projet littéraire, travail stylistique sur un autre travail stylistique jusqu'à l'accomplissement final par des réalisateurs parfaits (τελειωταί). Cette conception suppose alors un état fermé des textes requérant des valeurs absolues et permanentes en même temps qu'un horizon d'attente de la réception. Il s'ensuit que la notion de progrès ne peut être pensée que comme une suite de redéfinitions et réévaluations individuelles, étrangères à l'idée d'une progression par étapes synchroniques. Conjointement les critères d'appréciation sont non pas culturels et esthétiques, mais artistiques, puisqu'il y a une nature systématique de l'art. C'est là ce qui explique cette comparaison établie par les Latins entre les premiers poètes épiques et les premières statues de l'art sculptural avec sa matière et ses lignes fixes. De Dédale à Myron et Polyclète, il y a, comme de Livius Andronicus à Naevius, Ennius et Virgile, variantes, assouplissement et animation, voire révisions plus ou moins profondes, mais nullement changement du code d'écriture. Mieux encore : ce code est si présupposé que Virgile sera jugé non pas comme un point d'aboutissement du genre, mais comme une innovation, voire une anomalie et Lucain non pas comme un rebelle, mais comme un réactionnaire.

Écriture symbolique, l'épopée à Rome diffère ainsi nettement de l'histoire, même si l'une et l'autre écritures interfèrent très tôt dans les œuvres épiques latines. Le chapitre II (*Reconstruction*) insiste encore sur l'horizon d'attente de l'épopée romaine en soulignant à quel point ce genre littéraire requiert une réception d'autant plus

fermée que le Sénat entend garder le contrôle sur les productions littéraires. Sa nature plus privée que publique ressort notamment de la comparaison avec le genre théâtral et en particulier tragique. La comparaison est d'autant plus digne d'intérêt que les sujets mythologiques ou légendaires y sont souvent communs et que les premiers auteurs latins pratiquent volontiers les deux types d'écriture, tels Livius Andronicus ou Ennius notamment. L'idée est reprise et approfondie dans le chapitre V, au point qu'une réflexion est engagée sur une épopée latine qui, loin d'être toujours écriture fictive, se réfère à des faits historiques, voir contemporains. Il reste que si la dignité épique est ici mise au service d'une forme de propagande, l'épopée à Rome n'est jamais poésie de circonstance. La preuve réside notamment dans le fait qu'après la mort d'Ennius la montée d'une aristocratie littéraire préoccupée par ses prérogatives personnelles correspond à la chute du genre épique confondu alors avec « une histoire rhétorique ». Aussi S. M. GOLDBERG, analysant, dans le chapitre VI, « Les Sirènes cicéroniennes », l'écriture épique de Cicéron, et en particulier, parmi les traductions homériques, *Od.*, 12, 184-191 (= *Fin.*, 5, 49), peut-il conclure, malgré un style symbolique et idéologique, à un mauvais poète, mais à un bon Romain : des effets faciles et trop rhétoriques ne relèvent plus de la poétique proprement dite. Il faudra ainsi attendre Virgile pour renouer avec une tradition épique rehaussée du talent individuel d'un grand poète.

Les chapitres III et IV consacrés aux supports de l'écriture épique, le saturnien, puis l'hexamètre, sont une forme de confirmation technique des conclusions et réflexions précédentes. Le saturnien permet ainsi d'intégrer dans l'épopée la narration d'événements historiques, d'autant plus aisément que ce vers a été utilisé notamment pour le genre de l'éloge et dans les épitaphes funéraires. Son architecture phonique et verbale, sa forte colométrie sont autant de schémas formels faciles à activer et propres à clarifier autant qu'à fixer le sens. Il était alors aisé d'y insérer les stylèmes d'une écriture homérique elle-même colométrique et formulaire. Et même si cette narration littéraire qui inclut le style de la chronique se différencie nettement d'une narration officielle, l'arrivée à Rome, historiquement tardive, de l'épopée narrative trouve dans les vers des hymnes, épitaphes et incantations un excellent substrat qu'ont su exploiter Livius Andronicus et Naevius. Et Ennius, loin d'ignorer les ressources de cette pré-rhétorique officielle, importe l'hexamètre à Rome sans se défaire totalement des rythmes italiques. Il n'ignore pas ainsi une certaine rigidité de l'expression, qui est renforcée par une volonté de s'éloigner du latin parlé. Ainsi le caractère recherché de la penthémimère (88 %), à la différence de ce que l'on observe chez Homère (45 %), est-il à mettre en relation avec la coupe centrale habituelle dans le saturnien. S'il est vrai qu'Ennius introduit néanmoins souplesse et variété métriques et expressives, une influence alexandrine pourtant discutable et son appartenance pythagoricienne, qui pouvait apparaître alors comme un gage de développement culturel, sont capables d'expliquer une écriture savante et symbolique, au point que certains récits enniens auraient une valeur prophétique. Aussi l'épopée ennienne était-elle particulièrement apte à relier la légende et l'histoire, voire le mythe préfiguration de l'histoire dans la plus parfaite cohérence. Ainsi l'épopée latine en ses débuts est affirmation idéologique et optimiste d'une identité nationale.

Une solide bibliographie conclut l'ouvrage. On regrettera seulement que manquent quelques noms en quelque sorte obligés, lorsque l'on parle en particulier de l'hexamètre formulaire et ennien. Ainsi en va-t-il notamment de l'absence de J. HELLEGOUARC'H et en particulier des articles parus dans *Latomus*, 41, 1982, p. 743-765 ; *R. É. L.*, 62, 1984 (1985), p. 166-191 ; *R. É. L.*, 65, 1987, p. 47-52 et p. 261-281. On trouvera en outre là d'autres compléments bibliographiques utiles. Cette dernière remarque ne saurait être lue comme un reproche. Car litté-

raires et stylisticiens trouveront dans ce beau livre des directions de recherche non seulement neuves et solides, mais infiniment plus nombreuses que ne l'indique ce compte rendu.

Jacqueline DANGEL.

Claude LOUTSCH, *L'exorde dans les discours de Cicéron*, Collection Latomus, vol. 224 : Bruxelles, Latomus, 1994, 583 pages.

Dans ce livre consacré à l'exorde cicéronien, l'étude dépasse le simple cadre rhétorique. Le plan en est un témoignage. Alors que la première partie (p. 15-123) approfondit la théorie cicéronienne de l'exorde, la deuxième partie (p. 125-486) procède à une analyse pratique de quatorze exordes confrontés de ce fait aux principes théoriques. La dernière partie (p. 488-543) peut ainsi présenter un bilan factuel.

Le livre débute par une analyse sémantique des différents termes latins désignant le début d'un discours : loin de fonctionner en synonymie, chacun d'eux correspond à une fonctionnalité distincte. De fait *exordium*, que sous-tend l'image technique du métier de tisserand, insiste sur l'idée d'une introduction fonctionnant en étroite cohérence avec la suite du discours, au point de jeter les bases de l'argumentation ultérieure. En revanche, *principium* traduit un simple début, tandis qu'*initium* et *ingressus* n'ont aucun sens technique. Et, tandis que Cicéron réserve au terme *prooemium* une portée quelque peu péjorative, *praefatio*, vocable développé par les rhéteurs à l'époque impériale, signale un morceau d'apparat placé avant la récitation du discours. Cette explication terminologique n'est en fait elle-même qu'un exorde préparant une véritable leçon de rhétorique. Celle-ci est donnée en deux parties qui correspondent à deux tendances de la pensée cicéronienne : la première est contenue dans le *De Inuentione* et est suivie par l'auteur de la *Rhétorique à Herennius*; la seconde est celle du *De Oratore*. La différence qui sépare ces deux moments cicéroniens est celle qui distingue la technique d'école de l'expérience. Dans le premier cas, Cicéron systématise l'enseignement qu'il vient d'acquérir. Aussi les catégories y sont-elles nettes et logiques. L'exorde est ainsi analysé comme une préparation adéquate à la suite du discours, requérant, selon les termes de la pragmatique moderne, l'entropie et l'empathie des auditeurs : bienveillance, attention et réceptivité en sont les fondements. Pour ce faire, l'orateur met en œuvre selon la situation de parole les cinq moyens performatifs de l'art oratoire (*genera causarum*) : *genus honestum* (favorisant la sympathie des auditeurs); *genus admirabile* (en cas d'hostilité); *genus humile* (lors d'un manque d'intérêt); *genus anceps* (pour les cas ambigus); *genus obscurum* (dans les causes difficiles à suivre). Ces actes de langage d'une parole active, efficace et en quelque sorte propagandiste sont ainsi pensés essentiellement en fonction d'une intercompréhension dynamique. L'obtention du résultat attendu est à la base de la définition des différentes manières de susciter une bienveillance active, une constante attention et une bonne réception en même temps que la meilleure réceptivité. Ce système solidement construit et hiérarchisé laisse place à plus de souplesse, lorsque Cicéron réfléchit à nouveau à ces questions après avoir connu les épreuves de la vie et les tourmentes politiques, dans un *otium* qui n'exclut pourtant pas les succès. Rhétorique et philosophie, savoir et expérience se conjuguent désormais dans un même mouvement dialectique. Aussi la topique exordiale n'obéit-elle plus à un recensement exhaustif des différents moyens d'agir. Aristote, s'il y est ainsi repris, est adapté. Les moyens y sont sélectionnés en fonction de leur appropriation et efficacité. Fonction d'une situation donnée et de l'effet produit autant qu'à produire, la technique de l'exorde

est alors centrée essentiellement sur le protagoniste (*reus*), l'adversaire (la cause elle-même) et les auditeurs.

Ces deux étapes théoriques de la pensée cicéronienne ne sauraient toutefois épuiser le sujet : l'étude des exordes des discours effectivement prononcés le montre. On ne peut rendre compte ici de l'examen des quatorze études pratiques. On retiendra seulement qu'un plan systématiquement repris pour chacune d'elles (rappel des faits ; *genus causae* ; analyse du discours puis de l'exorde ; nature ; fonction ; conclusion) confère à la réflexion une véritable fonction de démonstration. Des références aux grands orateurs grecs complètent l'ensemble. La conclusion finale est celle d'une grande variété dans les exordes de plaidoiries. On relèvera cependant les dominantes suivantes : sont priviligiés dans les causes civiles les exordes *a iudicatione dubia*, dans les causes criminelles l'*insinuatio* et dans les causes politiques, procès exceptionnels notamment à partir de — 63, les exordes *a persona oratoris*. En revanche dans les discours sénatoriaux prévalent une relative homogénéité et une éloquence sans *ornamenta*, tandis que les discours populaires puisent dans le *myrothecium* d'Isocrate et que les discours judiciaires s'en tiennent aux trois formes classiques : proséxigène, éthique et informative. On ajoutera une bibliographie riche et solide, même si elle est qualifiée de sélective et trois *indices* (des exemples cités ; des mots et des notions essentiels) qui facilitent la consultation de l'ouvrage.

Aussi littéraires, stylisticiens et spécialistes de la rhétorique ainsi que juristes trouveront-ils dans cet ouvrage matière à une riche réflexion.

Jacqueline DANGEL.

Nicola CRINITI (éd.), *Catullo e Sirmione. Società e cultura della Cisalpina alle soglie dell' impero* : Brescia, Grafo, 1994, in-4°, 144 pages.

À partir d'un colloque sur le thème « Civilisation et culture de la Cisalpine au I^er^ siècle a. C. » (1993), ce volume comporte 9 contributions : — M. ARDUINO situe Catulle dans son contexte ; — F. SARTORI trace un tableau vaste et précis de la Cisalpine au dernier siècle de la république — données historiques, physionomie sociale, économique, religieuse et culturelle de ce foyer de l'Europe, modèle de romanisation, qui confirme l'idée centrale de ma *Romanisation de la Celtique du Pô* ; — B. ZUCCHELLI caractérise la culture (religion, littérature, auxquelles il conviendrait d'ajouter les beaux-arts) de la province à la fin de la république, avec des précisions historiques sur le processus dc romanisation et ses fondements économiques et sociaux ; — A. GRILLI situe Catulle entre Celtes et Romains, à un « tournant » historique qui met en valeur l'individu, le brio, la créativité ; — G. d'ANNA sonde les conceptions éthiques finales de Catulle : un grand amour unique fondé sur un véritable *foedus* ; — A. GRILLI encore montre comment Catulle, *doctus poeta* des temps nouveaux, diffère des modèles archaïques (comparaison éclairante avec Ennius, p. 56-57 ; — G. LANERA propose une originale et utile lecture pédagogique du poète, à divers niveaux : métrique, textuel, sémantique, morphologico-syntaxique, rhétorique et stylistique, avec d'excellents exemples (*carmina*, 5 et 31), des exercices et un appendice réunissant plusieurs traductions du fameux poème *Vivamus, mea Lesbia...* ; — N. CRINITI définit la situation de la femme au début de l'empire : elle est encore conçue comme un être inférieur et subordonné (*imbecillus sexus*), voué à la maternité et au renouvellement de la *gens* et de l'État ; une vision quelque peu pessimiste, qui confronte données littéraires, épigraphiques, archéologiques et iconographiques ; — P. L. TOZZI propose une image originale, géographique et historique, de la cité et de son territoire dans l'Italie du Nord au

seuil de l'empire, d'après l'apport de la cartographie et de la photographie aérienne, avec deux exemples : l'Émilie, où l'organisation territoriale romaine survit dans le paysage, et la Vénétie, où elle est fossile; — E. ROFFIA présente Sirmione à l'époque romaine : la *mansio*, située dans son réseau routier dont l'évolution est retracée, un bilan des découvertes archéologiques de la zone, trop rares et sans stratigraphies précises pour les nombreuses villas de luxe résidentielles, lieux de l'*otium* des grandes *gentes*, comme celles des *Valerii* et des *Herennii*. Les « Grottes de Catulle » remontent au Ier siècle a. C. et étaient encore habitées dans la première moitié du IVe siècle.

D'utiles bilans et une réflexion collective enrichissante. Importante illustration. Index des noms de personnes et de divinités, de lieux et de peuples.

Raymond CHEVALLIER.

Giorgio MASELLI, *Affari di Catullo. Rapporti di proprietà nell'immaginario dei Carmi* (Collection Scrinia 7) : Bari, Edipuglia, 1994, in-8°, 184 pages.

Dans cet ouvrage original et fort intéressant, l'analyse se déroule à plusieurs niveaux :

I. La terminologie : 14 expressions techniques renvoyant à des aspects de la vie commerciale romaine : rémunération (*lucellum*), insolvabilité (*decoctor*), enchères (*praeco*), testament (*testatae tabulae*), comptabilité (*expensensum refero*), 20 autres en rapport avec le maniement de l'argent (*arca, aes, nummus, sestertius, sacculus*), au vol (*inuolo, fraudo, fur, rapina*) ou à la restitution (*reflagito*), quelque 70 occurrences concernent l'idée de pouvoir ou d'abondance (*erus, diues, unctus*), dont des innovations sémantiques (emplois de *dominus/ - a*), une dizaine d'expressions stéréotypées (*perditum ducere*) ou de la conversation (*quouis pignore contendere*), outre des juxtapositions de termes à résonance économique; le tout intéresse 40 % des carmina.

II. Les procédés d'hyperconnotation sont : l'ambiguïté, la spécificité, le recours à des expressions idiomatiques ou proverbiales, parfois transférées métaphoriquement dans d'autres contextes (érotique, moral, religieux).

III. Par là s'expriment quelques idées-forces qui structurent l'imaginaire du poète en rapport avec les conditions sociale et économique de Catulle et des personnages dont il parle : plaisanteries sur la misère, celle des autres et celle du poète, amours vénales, amitiés et intérêt — thème traité dans le *De Amicitia* de Cicéron —, les fautes de Mammura; dans les *carmina docta* définition de la *domus* comme lieu de richesses, d'affections et de prestige social.

IV. Analyse les rapports du sujet avec la personnalité de Catulle, les aspects sociologiques concernant la *gens Valeria* [1]. Les valeurs de référence et les comportements des *carmina* sont ceux d'une classe, mais l'individualisme du poète, son style non conventionnel seront sans suite chez ses successeurs.

Les Appendices fournissent des exemples de fines analyses littéraires à partir des observations présentées : *carmen* 28, des exemples de nouvelle critique du texte (115, 7) ou de réinterprétation (61, 129-130). Bibliographie de quelque 140 titres. Index des mots et expressions techniques, des auteurs modernes, des passages de Catulle et de nombreux auteurs cités.

Raymond CHEVALLIER.

1. À la suite de G.-A. MANSUELLI et de G. B. PIGHI, j'ai insisté dans ma *Romanisation de la Celtique du Pô* sur la situation des *Valerii* dans le milieu équestre des *negotiatores*.

Θεόδωρος Δ. ΠΑΠΑΓΓΕΛΗΣ, *Ἡ Ποιητικὴ τῶν Ῥωμαίων « Νεωτέρων ». Προϋποθέσεις καὶ προεκτάσεις (Coll. Ἑλληνικὴ καὶ Ῥωμαϊκὴ Ποιητική)* : Athènes, Μορφωτικὸ Ἵδρυμα Ἐθνικῆς Τραπέζης, 1994, 290 pages.

Professeur de Philologie latine, l'auteur procure à la collection « Poétique grecque et romaine » son sixième volume, le premier d'ailleurs concernant Rome. Le problème de l'introduction de la poésie grecque alexandrine et pastorale chez les Romains est connu pour sa complexité et a donné lieu à de nombreux travaux sur lesquels l'introduction, bien documentée, fait le point. Puis le premier chapitre retrace les caractères et l'histoire de cette poésie, sous trois titres : anatomie de la Muse alexandrine ; de Callimaque à Parthénios ; cadres historiques et particularités du « callimachisme ». Les chapitres suivants traitent, l'un des introducteurs à Rome (« Néotéroi », *poetae novi, cantores Euphorionis*) et de Catulle (la pratique callimachéenne et la poétique de Catulle — l'épyllion) ; l'autre des « Callimaques romains » de l'ère augustéenne et de leurs successeurs. L'exposé ne tombe jamais dans le formalisme de l'histoire littéraire, ce qui serait d'ailleurs contraire à la conception générale de l'ouvrage ; notons, à ce propos, le beau développement sur l'épyllion, p. 143-172. L'auteur se préoccupe avant tout de mettre en valeur les problèmes de fond que pose l'adaptation d'un nouvel esprit poétique et d'une nouvelle technique dans la société romaine par nature si différente et alors en pleine mutation ; on appréciera les manifestations de l'intime connaissance des œuvres, la clairvoyance et l'originalité des jugements et aussi l'humour qui se manifeste, par exemple, dans certains sous-titres comme : « Le bouvier et l'amant : les nouveaux jumeaux et Rome ». Enfin, autre qualité non négligeable, les commentaires s'appuient sur une analyse verbale rigoureuse des textes, qui incite à une lecture toute nouvelle de cette poésie.

Jean GÉRARD.

Θεόδωρος Δ. ΠΑΠΑΡΡΕΛΗΣ, *Ἀπὸ τὴ βουκολικὴ εὐτοπία στὴν πολιτικὴ οὐτοπία. Μιὰ μελέτη τῶν Ἐκλογῶν τοῦ Βιργίλιου* : Athènes, Μορφωτικὸ Ἵδρυμα Ἐθνικῆς Τραπέξης, 1995, 381 pages.

Dans sa *Poétique des Néotéroi romains* (Athènes, 1994, chap. 3, *Romani Callimachi*, p. 173 sqq.), l'auteur posait le problème de la confrontation entre le monde de la Poésie alexandrine et celui de l'Histoire à propos de la 1re *Églogue* de Virgile. La question est ici réexaminée pour l'ensemble du recueil. Le débat n'est pas nouveau : évidemment rien n'était plus éloigné du rêve pastoral que les turbulences historiques qui agitaient Rome et dont Virgile lui-même eut sans doute à souffrir. La thèse est que Virgile, engagé dans une entreprise strictement littéraire et hors du temps, se trouve entraîné à chercher une voie qui lui permette de faire prévaloir le chant poétique sur le monde de l'action et du pouvoir. Ainsi, s'inspirant de Théocrite, peint-il avant tout ce nouveau monde pastoral et poétique dans sa stabilité et sa sécurité (chap. 1 : *Égl.*, 2, 3, 6, 7, 8, 10). Mais, envahi par les forces et les personnages de l'histoire contemporaine, ce monde serein tend à se refermer sur lui-même (chap. 2 : Le monde bucolique menacé. *Égl.*, 1 et 9). Il convient donc de trouver une voie nouvelle : la 5e *Églogue* esquisse une solution dans la célébration de la double personnalité de Daphnis ; la 4e marque le point d'équilibre dans l'action réciproque entre monde pastoral et monde politico-historique, sous la tutelle de « l'enfant attendu ». L'âge d'or apparaît alors comme la forme achevée du monde nouveau, fait d'*otium tranquille*, de perfection esthétique, de structures égalitaires et de justice, ce qui n'est autre que la transformation du « *locus amoenus* » pastoral

en utopie politique, par la création d'une *Arcadie romaine* (titre du chap. 3). De cette façon, le poète, pasteur inspiré et voyant, peut-il absorber l'histoire et subjuguer César. Analyses subtiles et rapprochements inattendus (par exemple entre les rôles des personnages mis en scène) étayent assez solidement cette réactualisation psychologique de l'œuvre virgilienne après les nombreux débats qui ont depuis longtemps animé les commentateurs. D'ailleurs la bibliographie de travail est à jour des travaux les plus récents; on est toutefois surpris de ne trouver aucune mention de ceux de J. CARCOPINO et P. GRIMAL sur les 4e et 5e *Églogues*, points-clés de la démonstration.

Jean GÉRARD.

Armandus SALVATORE, *Appendicis vergilianae Lexicon*, Loffredo Editore : Napoli, 1993, 213 pages; prix non communiqué.

Ce lexique est le complément d'une prochaine édition critique de l'*Appendix*; il est le fruit d'un travail collectif dirigé par A. SALVATORE, qui de longue date a travaillé personnellement sur l'établissement du texte de ces pièces dont l'attribution au jeune Virgile, au moins pour certaines, reste, comme on le sait, très discutée.

La présentation nous paraît exemplaire tant par la typographie que par le format du livre lui-même et la disposition des références au-dessous de chaque mot : chacune d'entre elles est insérée dans un contexte syntaxique minimum qui offre au lecteur un sens complet; les leçons incertaines, les conjectures reçues ou non, les *loci desperati* sont également notés chacun d'un signe particulier, ce qui rend commode la consultation.

Du fait que ce recueil de treize poèmes de longueur et d'inspiration très variées ne sont probablement pas l'œuvre d'un seul poète, disons d'abord qu'une étude comparative de la langue et du vocabulaire, rendue beaucoup plus aisée par ce *Lexicon*, pourra peut-être mettre en évidence des affinités et des différences entre les styles, le *color*, la métrique, et contribuer pour une bonne part à nous faire mieux connaître l'alexandrinisme latin. C'est aussi le souhait exprimé par A. SALVATORE qui, faisant une place à part au poème de l'*Etna* évoque les *rationes* qui apparentent la *Ciris* au *Culex* et les *Épigrammes* entre eux.

Pour ce qui est de Virgile, nous possédions déjà l'*Index Verborum* de WETMORE publié chez OLMS en 1961 et qui prend en compte la plupart des pièces de l'*Appendix* à l'exception significative de l'*Etna*. Il manque encore une édition française moderne et commentée avec traduction de cet *Appendix*, édition qui ferait le point sur l'état de nos connaissances à la fois textuelles et littéraires. Le projet de A. SALVATORE est donc porteur de beaucoup d'espoirs et souhaitons qu'il se réalise.

Roger LESUEUR.

Rosario CORTES TOVAR, José FERNANDEZ CORTE (Ed.), *Bimilenario de Horacio* : Salamanque, Ediciones Universidad, 1994, 431 pages.

Le bimillénaire de la mort d'Horace a donné lieu à toutes sortes de commémorations; l'une d'elles s'est tenue à Salamanque en 1992, sous la forme d'un congrès dont on nous livre ici les actes, soigneusement et savamment publiés. Le volume réunit 34 contributions, réparties entre « ponencias », c'est-à-dire « rapports », et « comunicaciones », sans que l'on discerne toujours en quoi ces deux catégories peuvent bien différer. L'accent est mis non seulement sur l'œuvre d'Horace en elle-

même, mais aussi et surtout sur les problèmes de réception : réception de la poésie grecque ou néotérique romaine chez Horace, et réception d'Horace dans la littérature européenne jusqu'à nos jours. Il y a là, nous semble-t-il, une attitude qui mérite d'être saluée et encouragée, s'agissant, surtout, d'un poète qui en son temps n'a cessé de réclamer le droit absolu du créateur à la modernité.

Pour la commodité du lecteur, nous transcrivons ici l'essentiel de la table des matières.

PONENCIAS. — Recepcion de la poesia anterior : M. BRIOSO SANCHEZ, *Horacio y la tradicion poética griega. El helenismo.* J. C. FERNANDEZ CORTE, *Catulo en Horacio.* — Satira, tematica y teoria literaria : C. CODOÑER, *La terminologia de la critica literaria en Horacio.* R. CORTÉS TOVAR, *Horacio y la satira : canon y ruptura.* M. LABATE, *Critica del discorso amoroso : Orazio e l'elegia.* — Epodos : A. BARCHIESI, *Alcune difficoltà nella carriera di un poeta giambico. Giambo ed elegia nell'epodo XI.* — Odas : A. RAMIREZ DE VERGER, *La estructura interna de la Oda II, 5 de Horacio.* J. L. VIDAL PÉREZ, *La poesia augustea de Horacio.* — Tradicion : V. CRISTOBAL, *Horacio y el* Carpe diem. — Horacio y la poesia contemporanea : J. L. CONDE, *Horacio en Pessoa : la muerte de una tradicion de la lirica occidental.* L. J. MORENO, F. CASTAÑO, P. NOVELTY, *Traducciones poéticas de Horacio.*

COMUNICACIONES. — Horacio y la poesia griega : J. A. FERNANDEZ DELGADO, *Ecos hesiodicos en las* Odas *de Horacio.* M. PÉREZ LOPEZ, *Horacio,* Carm. *III, 27. En torno a algunos ecos helenisticos.* F. PORDOMINGO PARDO, *Sobre la tradicion poética griega de algunas composiciones de Horacio en forma epodica.* — Poesia horaciana : J. BARTOLOMÉ, Bella matribus detestata. *Una vision negativa de la guerra.* V. BÉCARES, *Horacio y la funcion de la critica : Mecio, Quintilio, Aristarco.* C. CASABO PARÉS, *Puntualizaciones al aspecto lingüistico de la traduccion de « Odas de Horacio » de Lorenzo Riber.* M. ENCINAS MARTINEZ, Epodo 1 : *un camino hacia las* Odas. F. GARCIA JURADO, *Et vestido ascendente y el vestido descendente. Un aspecto significativo de la mentalidad indumentaria en la obra de Horacio.* A. GOMEZ HEREDIA, *Tipologia verbal y otros aspectos métricos en Horacio : un método de analisis.* I. GOMEZ SANTAMARIA, *La* laus principis *en Horacio* (Odas 4, 5). G. LAGUNA MARISCAL, *La inversion horaciana de los géneros epidicticos tradicionales* (Carm., *3, 6, 17-48*). M. MAÑAS NUÑEZ, *Horacio y la poesia pederasta : Tradicion y originalidad* (Odas, *4, 1 y 4, 10*). F. PANCHON CABAÑEROS, *Métrica y lengua en Horacio.* R. RIUS GATELL, I. SEGARRA AÑON, *Imagenes de ocio y sabiduria epicureos en las Epistolas horacianas.* — Tradicion : M. J. CANTO LLORCA, *Los comentarios antiguos de Horacio.* A. CASCON DORADO, *Horacio y los mejores ingenios españoles : sobre la evolucion del concepto de traducir.* J. FERNANDEZ LOPEZ, *Horacio y Ben Jonson :* Poetaster. E. FERNANDEZ VALLINA, *Horacio en Jovellanos.* J. A. GONZALEZ IGLESIAS, *EXEGI MONUMENTUM AERE PERENNIUS. Una lectura desde la estética postmoderna.* A. GONZALEZ OVIES, *Metaforas de soledad y olvido : Horacio y Cavafis.* G. HINOJO ANDRÉS, *El interlocutor ficticio : de Horacio a Luis de Leon.* A. MORENO HERNANDEZ, *Poesia y Musica : Horacio en Francisco Salinas.* E. DEL RIO SANZ, *Horacio en la tragedia española del XVI.*

Comme on peut voir, ce volume abondant, varié et d'excellente qualité est susceptible de répondre aux interrogations les plus diverses, dont Horace serait le centre, ou simplement le point de départ.

Hubert ZEHNACKER.

Letture oraziane a cura di Marcello GIGANTE e Salvatore CERASUOLO (Pubblicazioni del Dipartimento di Filologia Classica dell'Università degli Studi di Napoli Federico II, 10) : Naples, 1995, 357 pages.

Le département de philologie classique de l'Université de Naples a célébré à sa manière le bimillénaire de la mort d'Horace en organisant, de février à mai 1993, des « lectures horatiennes », à raison d'une conférence par semaine. La formule est intelligente, en ce qu'elle évite l'effet d'accumulation et de fatigue que provoquent immanquablement les programmes toujours trop chargés de nos colloques ; elle permet aussi, pour peu que l'horaire de ces conférences soit judicieusement choisi, d'associer un public cultivé plus large aux manifestations universitaires.

Et, donc, le volume que nous avons sous les yeux reproduit ces conférences dans l'ordre où elles ont été données ; et cet ordre est excellent, car il respecte, autant que faire se peut, la genèse de la production poétique d'Horace, dont il suit harmonieusement l'évolution, depuis les premières Épodes jusqu'à l'Art Poétique. Chaque conférence, ou presque, prend pour thème une œuvre unique, épode, satire, ode ou épître, et se présente donc comme une « lettura » : on dirait en allemand une « Interpretation », et chez nous, si le mot n'était galvaudé par tant d'exercices scolaires, une « explication de texte ».

Donnons-en succinctement la liste : A. DE VIVO, sur l'épode VII ; L. SPINA, sur l'épode XVII ; E. SCUOTTO, sur la satire II, 4 ; M. GIGANTE, sur l'ode I, 24 ; V. VIPARELLI, sur l'ode I, 27 ; D. GAGLIARDI, sur l'ode II, 4 ; S. D'ELIA, sur l'ode III, 30 ; G. POLARA, sur le *Carmen saeculare* ; A. SALVATORE, sur l'ode IV, 12 ; A. COZZOLINO, sur les épîtres I, 3 et 8 ; C. FORMICOLA, sur l'épître I, 4 et l'ode I, 33. Deux études plus larges complètent ces lectures : après les épodes et les satires, un exposé de M. SQUILLANTE sur l'évolution de la satire, d'Horace (et de Lucilius) à Perse ; après les odes et les épîtres, un historique de S. CERASUOLO sur l'interprétation de l'Épître aux Pisons dans ses rapports avec l'Art Poétique d'Aristote, entre l'édition de Landino (1482) et celle de Maggi (1550). Et le volume se termine, logiquement, par deux contributions à l'histoire de la réception d'Horace, mais dans l'Antiquité cette fois (la chronologie est un peu bousculée) : R. VALENTI a traité du jugement de Quintilien sur Horace, A. V. NAZZARO de la présence d'Horace dans l'œuvre de saint Jérôme.

Il ne saurait être question ici de décrire par le menu, et moins encore de discuter, toutes ces études, qui allient harmonieusement l'érudition la plus affutée et une visible et chaleureuse sympathie pour le poète qu'elles ont mission de célébrer. Nous voudrions seulement en souligner une double caractéristique que nous avons retrouvée dans la plupart d'entre elles. C'est que ces études, sans rien renier de la plus stricte et exigeante philologie, ni de l'attention qu'elle requiert aux détails du texte et aux moindres intentions du poète, débouchent aussi, et souvent très vite, sur un regard plus large concernant tout un pan de la thématique d'Horace : l'art de vivre et la sociabilité, l'amour, l'amitié faite d'affection discrète et d'inébranlable fidélité, les dieux et le destin de Rome, l'œuvre poétique enfin, avec ses exigences, sa finalité et sa grandeur. D'où il résulte que ces « lectures » ont été judicieusement choisies et agencées ; le mérite en revient aux organisateurs, qui ont su, comme Horace, faire concourir la diversité des points de vue à l'indispensable unité de l'ouvrage. Une belle commémoration, dans la fidélité à la lettre et à l'esprit du poète.

Hubert ZEHNACKER.

Helmut KRASSER, *Horazische Denkfiguren. Theophilie und Theophanie als Medium der poetischen Selbstdarstellung des Odendichters* (Hypomnemata 106) : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995, 164 pages.

L'intitulé de cette dissertation, présentée en 1989 à l'Université de Tübingen, laisserait perplexe, si le sous-titre plus explicite n'en précisait la portée. L'enquête se limite donc à la poésie lyrique d'Horace, et le thème choisi concerne les rapports du poète avec les dieux, ou, plus généralement, avec la sphère du divin. Si tout le monde comprend le terme de « Theophanie », peut-être convient-il de préciser que par « Theophilie » l'auteur entend non pas l'amour que les hommes portent aux dieux, mais au contraire l'affection, la sollicitude que ceux-ci manifestent envers certains mortels, particulièrement les poètes.

Et, donc, H. KRASSER commence par montrer que si les thèmes de la théophanie et de la protection divine sont strictement limités, dans la poésie grecque, à l'invocation aux Muses (ou à des divinités assimilées) et à la protection que celles-ci accordent à la genèse et au succès de l'œuvre poétique, tout au contraire, dans la poésie lyrique d'Horace, les dieux manifestent leur présence et leur action salvatrice envers la personne tout entière du poète, tout au long de sa vie et dans tous les domaines. Il y a là, dans les *Odes*, une nouveauté radicale par rapport à presque toute la poésie antérieure ; Horace veut nous persuader que les dieux ont joué et jouent encore un rôle de premier plan dans son existence. Comment faut-il comprendre cela ?

Les efforts d'explication des philologues ont porté surtout dans trois directions. La première se fondait sur la biographie, réelle ou supposée, d'Horace et la sincérité de son sentiment religieux. La croyance aux dieux était censée rendre compte des odes où Horace proclame la réalité de leur présence et l'efficacité de leur intervention dans certaines circonstances de sa vie. C'est une forme de lecture qui a longtemps prévalu, tant chez les commentateurs anciens, où elle procédait d'une crédulité naïve, que chez certains modernes qui privilégiaient les explications historicisantes, à la manière, dirions-nous, de l'école lansonienne.

Les deux autres méthodes d'interprétation sont nées d'un effort pour dépasser ce point de vue, vite ressenti comme insuffisant, voire inacceptable. Il y eut d'abord l'interprétation que H. KRASSER appelle « literarhistorisch » ; celle-ci consiste à interpréter la présence des dieux dans les *Odes* en fonction des traditions propres à la poésie lyrique ou comme le résultat d'emprunts littéraires, principalement à Virgile. Elle se réfère en somme au métier poétique et à ses conventions. Une troisième méthode, appelée « ästhetisch-symbolische Interpretation », fait davantage appel à la personne du poète et à sa dimension morale ou métaphysique ; la présence et les interventions des dieux signifient, comme le disait KLINGNER, que le poète Horace a accès à une forme d'existence supérieure à celle du reste des mortels, et que le travail de la création poétique possède une sorte de vertu sacrée ou sacralisante.

Or, H. KRASSER rejette toutes ces interprétations pour en proposer une nouvelle. Les dieux, et tout ce qui s'ensuit, théophilie et théophanie comprises, ne sont rien de moins, pense-t-il, qu'une *Denkfigur*, une façon de penser (et donc de parler), une manière de *se* penser (et donc de se présenter) : les parallèles sont à chercher non pas dans la littérature grecque, mais dans la pensée politique romaine de la fin de la République. Les faits sont bien connus : César, Pompée, Antoine, Octave et d'autres ont exprimé leurs prétentions personnelles et leur programme politique par le recours à des divinités protectrices : ce sont ces *Denkfiguren* dont parle H. KRASSER. L'originalité d'Horace a consisté à s'approprier cette manière de s'exprimer dans son œuvre lyrique : à l'auto-affirmation politique s'oppose l'auto-

affirmation du poète. Et c'est, selon l'auteur, la personne d'Auguste et son œuvre de restauration nationale qui ont servi de catalyseur : face aux perspectives d'immortalisation du héros politique, Horace revendique une dignité et une immortalité égales pour le poète lyrique et son œuvre. Dans cette perspective, le dieu le plus souvent invoqué, celui qui peut incarner à lui seul la *Selbstdarstellung* du poète, est Bacchus ; toutes les odes des trois premiers livres qui lui font une place sont analysées avec soin et d'une manière cohérente. H. KRASSER, qui n'est pas toujours tendre avec ses prédécesseurs, montre d'ailleurs honnêtement que plusieurs d'entre eux, et notamment V. PÖSCHL, ont parfois entrevu ou même énoncé ce type d'interprétation. Nous devrions donc être convaincus.

Voire. À bien y réfléchir, les choses ne sont sans doute pas tout à fait aussi simples. La première question que l'on peut se poser est de savoir si ce n'est pas H. KRASSER, plutôt qu'Horace, qui a opéré le glissement des divinités emblématiques du monde politique à celles de l'auto-affirmation du poète. Notre époque, qui pense avoir détruit tous les absolus, n'en garde et n'en célèbre qu'un : celui de l'écriture, ou du métier d'écrivain. Muni de cet a priori, on peut hardivement analyser les odes d'Horace sans avoir à craindre de se contredire, puisqu'on est sûr de n'y trouver que ce qu'on y a mis. Il y a pourtant quelques difficultés. Et d'abord, pourquoi Horace aurait-il besoin de Bacchus ou d'un autre dieu pour affirmer sa différence ? Que les politiques aient eu recours à des slogans à l'usage du peuple et de la soldatesque, soit ; mais Horace ? Les lecteurs de ses *Odes* étaient une élite. Ne pouvait-il tout bonnement dire *je* ? Et d'ailleurs il l'a dit, et pas seulement dans l'*Exegi monumentum*. Prenons l'ode à la source de Bandusie ; cette source a beau n'être qu'une de ces humbles divinités des campagnes qui pullulaient dans le paganisme gréco-romain, elle n'en participe pas moins à la sphère du divin. Or, après lui avoir promis un sacrifice, Horace affirme, en un performatif d'un orgueil magnifique, que c'est lui, le poète, qui lui conférera l'immortalité par son chant : *me dicente*, celui-là même qu'il est en train de composer, ou que nous sommes en train de lire. Et puis, il y a le livre IV des *Odes*. « Der Gott des vierten Odenbuches ist Apollo » (p. 142), et cet Apollon est celui du temple du Palatin, autant dire celui d'Auguste. Le poète a-t-il renoncé à sa *Selbstdarstellung* pour adopter celle du maître du monde romain ? Pas tout à fait ; Bacchus apparaît encore une fois, et pas n'importe où, puisque c'est dans l'ode IV, 8, qui occupe le centre du livre et adopte le même mètre, l'asclépiade mineur, que les odes liminaire et conclusive du premier recueil, I, 1 et III, 30. Cela est bien vu par H. KRASSER, mais il reste que le glissement de Bacchus à Apollon change assez notablement les perspectives et aurait sans doute demandé à être analysé de manière plus approfondie, au risque de buter sur des données biographiques, ou, disons, événementielles.

Tant et si bien qu'on en vient à se demander s'il y a lieu d'être aussi exclusif que se plaît à l'être H. KRASSER. Le lyrisme d'Horace nous paraît susceptible de plusieurs niveaux d'interprétation qui ne s'excluent pas mais au contraire se renforcent ; nous dirions volontiers qu'une ode d'Horace demande à être expliquée et comprise selon des données biographiques ou historiques (si nous en possédons), selon sa place dans le recueil, en fonction de la composition de celui-ci, selon les conventions de langue et de répertoire de la poésie lyrique, selon d'éventuels précurseurs avec qui Horace peut chercher à rivaliser ou à qui il peut vouloir rendre hommage, selon l'ambition du poète d'accéder à une sagesse supérieure ou de proclamer, directement ou indirectement, sa différence face aux puissants de ce monde (dont il est l'ami, au demeurant), et selon d'autres critères encore, qui peuvent varier d'une pièce à l'autre et qu'il n'est donc pas possible d'énumérer ici. Il reste que le travail de H. KRASSER éclaire de manière neuve et stimulante le thème de la

divinité protectrice et inspiratrice dans les *Odes* d'Horace ; il nous fournit la clef pour une lecture moderne d'un poète multiforme et parfois déroutant.

P. S. Il y a quelques coquilles, généralement sans gravité. Mais l'une d'elles est amusante : page 152, lire *P. Vergilii Maronis* (au lieu de *Minoris* !) *Opera*.

Hubert ZEHNACKER.

Walter WIMMEL, *Sprachliche Ambiguität bei Horaz* (Abhandlungen der Marburger Gelehrten Gesellschaft Nr 24) : Munich, Wilhelm Fink Verlag, 1994, 28 pages.

Ce n'est un secret pour personne : toute langue comporte une part d'ambiguïté, et le latin n'échappe pas à la règle. À la polysémie des mots s'ajoute souvent l'ambivalence des tournures syntactiques. Les poètes, plus que les prosateurs, savent exploiter ce flou du langage pour nous intriguer, nous surprendre, nous faire rêver. Horace n'est pas en reste, lui qui emploie avec maîtrise les tournures à sens multiple et l'art de l'esquive. Le tout est de le démontrer.

W. WIMMEL isole donc un certain nombre de passages empruntés principalement aux *Odes*, où il peut montrer que deux interprétations sont possibles, et ont d'ailleurs été envisagées successivement par les commentateurs. Que ces interprétations se complètent ou s'excluent réciproquement importe peu. L'essentiel est que le poète a laissé à ses lecteurs, et éventuellement aussi aux dédicataires de ses vers, le choix entre deux façons de le comprendre, qui peuvent varier selon le tempérament d'un chacun, et peut-être selon son humeur du moment. Nous voici en présence d'un Horace qui continue à vivre avec nous, en nous, et dont l'œuvre évolue de concert avec notre intelligence et notre sensibilité. Plus près de notre époque, les poètes du XIX^e^ et du XX^e^ siècle suggèrent souvent des pensées analogues. Et d'ailleurs nous le savions, mais il était bon que W. WIMMEL nous le rappelle, avec érudition et bibliographie.

Hubert ZEHNACKER.

Martin REIS, *Sport bei Horaz* (Nikephoros Beihefte, Band 2) : Hildesheim, Weidmann, 1994, 120 pages, 49,80 DM.

Depuis 1988 la revue *Nikephoros* se consacre à l'histoire du sport dans les civilisations de l'Antiquité. Un premier supplément de cette revue avait pris pour objet, en 1993, la culture et la mythologie des peuples de l'Amérique centrale ; le deuxième « Beiheft » traite d'un sujet qui nous est assurément plus proche.

Mais, à vrai dire, y a-t-il une place pour le sport, au sens où nous l'entendons, dans la poésie d'Horace ? Martin REIS s'efforce de nous en convaincre et utilise à cet effet les méthodes les plus éprouvées de la philologie classique. Son livre commence par une « partie introductive » qui présente la vie et l'œuvre du poète, un tableau de la situation politique et culturelle de Rome au I^er^ siècle avant J.-C., et quelques données sur la pratique du sport à Rome à cette époque. Puis l'œuvre d'Horace est analysée dans une perspective chronologique, recueil après recueil. Les textes concernés par le thème du sport sous toutes ses formes ne sont sans doute pas très nombreux, mais ils sont soigneusement mis en valeur ; les plus importants d'entre eux sont cités *in extenso* et traduits de façon vivante et juste. Toutes les fois que cela se révèle utile, les analyses présentées débordent le cadre strictement sportif pour s'étendre à la signification littéraire, esthétique ou philosophique de ces passages.

Martin REIS montre ainsi que les *Satires* privilégient les références aux activités sportives des jeunes Romains au Champ de Mars, auxquelles Horace lui-même participait volontiers en compagne de son ami Mécène. Les *Odes* s'intéressent davantage aux aspects formateurs du sport, dans le cadre du développement de la *uirtus* romaine; les *Odes* les plus tardives font une place également à l'athlétisme grec et à l'idéal olympique. Les *Épîtres* enfin, essentiellement orientées vers des questions littéraires et morales, se bornent à employer les images ou les termes sportifs dans le cadre de comparaisons ou de métaphores.

Peut-on dire, comme le suggère l'auteur, qu'Horace a passé plus de temps dans sa vie à jouer au ballon qu'à écrire des vers ? C'est bien possible. Ce qui est sûr, c'est qu'Horace a parfaitement conscience de tous les aspects du sport antique (divertissement, hygiène de vie, préparation militaire, sport de haute compétition) qui sont à peu près ceux que nous connaissons encore, ou à nouveau, aujourd'hui. Ils n'y a guère que les références à la gladiature que nous reprocherions à Martin REIS d'avoir intégrées à ses analyses; la gladiature n'est pas un sport et le souci d'exhaustivité a ici dépassé son but. Mais une fois qu'on a fermé ce livre solidement documenté (excellente bibliographie *in fine*), il convient de remettre les choses à leur place et de se dire que les activités physiques et sportives ne sont après tout qu'un thème parmi d'autres dans l'œuvre d'Horace, et de loin pas le plus important.

Hubert ZEHNACKER.

Cornelia M. HINTERMEIER, *Die Briefpaare in Ovids Heroides* (Palingenesia XLI) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1993, XIII et 218 pages, 2 planches.

C'est la première monographie exclusivement consacrée aux six dernières *Héroïdes*, qui vont par paires et constituent le premier exemple connu de correspondances fictives dans la littérature occidentale, lettre de Pâris et d'Hélène, de Léandre et d'Héro, d'Acontius et de Cydippe. Les spécialistes sont aujourd'hui à peu près unanimes pour considérer que la composition des *Héroïdes* doubles a été postérieure à la première « série » de lettres.

Cette monographie s'attache aux questions traditionnelles qui se posent au sujet du recueil : le mélange des genres, la part du genre épistolaire, celle de l'élégie, le rapport entre *Héroïde* et drame, etc., pour finalement définir l'*Héroïde* ovidienne comme *elegisches Briefdrama*. L'une des plus intéressantes orientations de cette monographie est l'étude de la situation épistolaire (*Brief-und Screibsituation*) et de la fiction épistolaire (*Brieffiktion*). Cette perspective permet de mettre en lumière le rôle assigné par le poète à ces correspondances dans le déroulement d'une fiction préalable. Ovide fait de ces échanges épistolaires des éléments motivant l'action dans les histoires où il imagine de les insérer. Il inaugure ainsi, ce que les spécialistes du genre épistolaire nomment le « mode actif ».

Une autre perspective — plus traditionnelle — laisse en revanche plus perplexe. S'intéressant à la caractérisation des personnages, C. M. HINTERMEIER synthétise le processus à l'œuvre dans le recueil par trois mots : *Elegisierung, Psychologisierung, Individualisierung*. Il n'y a pas à redire pour le premier et le troisième de ces concepts. La recherche la plus récente a d'ailleurs insisté sur le rapport complexe qu'entretient la première partie du recueil avec l'élégie. Faire une large part au psychologisme dans l'appréciation des missives semble en revanche aujourd'hui une perspective un peu dépassée. Cette position résolument psychologisante laisse le lecteur d'autant plus insatisfait que l'auteur met par ailleurs clairement en valeur le fait que le poète a vu dans le personnage de Pâris, par exemple, l'incarnation d'un type littéraire, de l'*amator* tel qu'il est décrit dans l'*Art d'aimer* ou dans les

Amours, ou encore dans le personnage d'Hélène, la *domina* élégiaque. Que les personnages ovidiens soient dotés d'une sorte de caractère, que ce caractère soit plus tangible que dans d'autres textes, d'autres genres littéraires, cela tient à la nature même de ces textes — des lettres —, et c'est l'évidence même. Faut-il pourtant parler de psychologie ? Le cas d'Hélène est sur ce point révélateur. Ovide aurait voulu se livrer à une sorte d'étude psychologique. C'est confondre, en quelque sorte, la fin et les moyens. Il n'y a ici nulle perspective naturaliste mais plutôt un jeu sur les codes et types littéraires élaborés par les différents genres, de l'héroïne épique ou tragique aux *doctae puellae* de l'élégie latine. Par ailleurs, le fait de décrire en détail ce que pense Hélène n'a pas de signification en soi, comme création d'un personnage, mais n'est compréhensible qu'au regard de la vieille question de la culpabilité de l'épouse de Ménélas dans le déclenchement de la guerre de Troie, par rapport, donc, à un de ces problèmes homériques dont les spécialistes débattaient à n'en plus finir. Faire s'exprimer Hélène, c'est prendre part, humoristiquement, sous forme de jeu littéraire, à une grande question mythologique, apporter une pièce au dossier de sa culpabilité (cet aspect des choses n'est d'ailleurs pas méconnu de l'auteur). Une pure étude de la « psychologie » sacrifiant au mythe romantique et moderne du personnage littéraire, risque de faire mésestimer cet aspect essentiel de jeu érudit avec la tradition philologique et mythologique, de détourner de son sens le travail de caractérisation, qu'il devient dès lors difficile de concilier avec l'aspect résolument typique de certains traits des épistoliers ovidiens.

On peut enfin regretter que la question du lien de ces six lettres avec la première partie du recueil, question éminemment problématique, ne soit pas posée.

Au total, et malgré quelques réserves, cette monographie s'avère une mise au point sérieuse et bien informée qui, de plus, ouvre quelques perspectives intéressantes sur l'œuvre, contribuant notamment à l'éclaircissement des questions spécifiquement épistolaires.

Jean-Christophe JOLIVET.

F. SPOTH, *Ovids Heroides als Elegien* (Zetemata 89) : Munich, 1992, 258 pages.

Il manquait une monographie consacrée aux liens complexes des *Héroïdes* avec le genre élégiaque. L'ouvrage de F. SPOTH vient combler cette lacune. Les lettres sont étudiées sous l'angle de l'intertextualité. La thèse de l'auteur consiste à démontrer le caractère parodique des lettres par rapport au genre élégiaque, fortement constitué autour d'une langue, de *topoi* de thèmes d'une idéologie, etc.

L'approche est méthodique, parfois pointilliste. Une légère réserve sur la méthode peut être formulée : les limites que l'auteur a assignées à son étude (il se cantonne exclusivement aux aspects élégiaques) l'ont amené, ce qui n'était pas inévitable, à minimiser des questions relatives, notamment, au genre épistolaire. De plus, SPOTH n'étudie qu'une des faces de la poétique intertextuelle des *Héroïdes*, mais cela le conduit à laisser parfois dans l'ombre les problèmes posés par la mise en perspective des différents mondes littéraires de l'épopée, de la tragédie et de l'élégie, c'est-à-dire, en somme, le curieux effet d'anachronisme que produit l'irruption de l'élégie dans un contexte, une atmosphère tragique ou épique. L'approche d'un BARCHIESI, par exemple, paraît parfois plus féconde sur ce point, dont l'analyse, moins formaliste, insiste davantage sur les rapports entre l'élégie et l'ancienne littérature. D'une manière générale, l'étude des *Héroïdes* s'appuyant sur un seul aspect, ici le genre élégiaque, repose de façon plus ou moins explicite sur l'idée que leur poétique résulte d'une *Mischung der Gattungen*, avec cette conséquence que l'on pour-

rait analyser chaque aspect séparément. Mais le tout est davantage que la somme des parties. SPOTH, néanmoins, ne tombe pas entièrement dans ce travers. Certaines questions traditionnelles sont reprises sous un angle novateur : ainsi, par exemple, la thèse, déjà ancienne, de CUNNINGHAM, selon laquelle les *Héroïdes* sont des monologues lyriques exécutés sur scène avec danse et musique. Cette thèse, qui connaît un regain de popularité, s'appuyait sur l'interprétation de *Tristes*, II, 519-520; V, 7, 25-28 et *Art d'aimer*, III, 345-346. SPOTH réfute avec précision cette interprétation des trois passages.

Une critique de forme : l'annotation, très dense, ne permet pas, hélas, de s'orienter commodément dans la bibliographie, tant il est vrai que tous les travaux critiques semblent mis sur le même plan quelle que soit leur qualité. Un choix plus sélectif des citations et renvois aurait peut-être été préférable. La doxographie n'est plus de mise dans les notes de bas de page : quand l'auteur (p. 59, n. 1) se propose de réexaminer l'*opinio communis* selon laquelle Ovide voudrait explorer l'âme féminine dans ses lettres, est-il réellement nécessaire de citer, avec renvois parfois multiples, près d'une trentaine de critiques ayant repris ce lieu commun ?

L'étude se signale par la mise en parallèle systématique des lettres avec le reste de la littérature élégiaque et permet d'effectuer nombre de rapprochements éclairants. Elle constitue à ce titre un instrument de travail fort utile, non seulement pour les études ovidiennes, mais pour toute recherche sur l'élégie latine.

Jean-Christophe JOLIVET.

BRUCE W. SWANN, *Martial's Catullus. The Reception of an Epigrammatic Rival* (Spudasmata 54) : Hildesheim, Georg Olms, 1994, 180 pages.

Ce livre est issu d'une thèse soutenue auprès de l'université d'Urbana-Champaign (Illinois). L'auteur démontre que Catulle a toujours été considéré comme un grand épigrammatiste, à Rome et dans la postérité, et qu'il faut en tenir compte pour se faire une image moderne du poète.

L'étude porte d'abord sur Martial dans ses rapports avec son brillant devancier, le seul auquel il accepte de céder le pas. Elle s'ouvre sur une comparaison entre les situations et les conditions de vie de chacun d'eux. Puis vient le chapitre-clef dont l'ouvrage porte le titre : il répertorie tout ce que Martial doit à Catulle. L'analyse, très fouillée et soutenue de références critiques, porte sur les diverses façons dont Martial nomme Catulle, sur la définition du genre, la situation des deux poètes dans la tradition grecque et romaine, et surtout sur les rapports littéraires évoqués, pour la plupart, à partir de mots caractéristiques de l'esprit comme de la forme (*nugae, ludere, ioci, sal*). Il y a là une utilisation parfaite d'un fichier bien nourri, dont on regrettera de ne pouvoir retrouver facilement les éléments dans un index de concordances. Certes cette multitude de rapprochements pourrait paraître sèche, si l'auteur n'avait pris soin de mettre en valeur la qualité des liens entre les deux poètes, montrant ainsi que Martial modèle une image de Catulle qui devait être familière aux Romains.

Or cette image s'est transmise à la postérité de façons diverses. C'est l'objet de la seconde phase de l'enquête, menée en 5 chapitres. Elle étudie la survivance de Martial et de Catulle épigrammatiste, à la Renaissance, en Italie plus particulièrement, en France, en Angleterre, en Allemagne et généralement au XIX[e] siècle, leur influence dans la création poétique, leur place dans l'édition et dans les œuvres de critique : un travail très attentif, très documenté, qui n'est pas sans rappeler l'un des modèles du genre réalisé par G. HIGHET dans son *Juvenal the Satirist*. La con-

clusion (chap. 7) s'intitule *Catullus transformed* : en effet, l'image de Catulle a subi des transformations, essentiellement au cours du XIX[e] siècle ; on a privilégié les formes lyriques et néo-épiques au détriment de l'inspiration épigrammatique. Il convient donc de reconnaître et d'accepter le Catulle de Martial si l'on veut avoir une idée juste et complète du poète.

Jean GÉRARD.

Erwin HACHMANN, *Die Führung des Lesers in Senecas Epistulae morales* : Münster, Aschendorff, 1995, 327 pages.

Dans ses *Lettres*, Sénèque a formé le projet de convertir au stoïcisme un ami, adepte de la philosophie épicurienne. Il s'agit d'une entreprise de direction d'âme, s'adressant par-delà Lucilius à tous les lecteurs, car, quoi qu'on puisse penser du caractère premier de cette correspondance, elle a sans aucun doute été écrite en vue de la publication. I. HADOT (1969) l'a envisagée sous cet aspect, mais dans une perspective essentiellement historique, en explorant toute la tradition gréco-romaine de la psychagogie. Avant elle, H. CANCIK (1967) avait davantage étudié les moyens d'expression mis en œuvre par Sénèque pour accomplir ce dessein. Vers le même moment, G. MAURACH (1970) a essayé de découvrir une structure d'ensemble. E. HACHMANN s'est proposé d'apporter un complément à ces deux ouvrages et de contribuer ainsi à mieux définir la méthode sénéquienne par une analyse minutieuse des *Lettres* 1 à 65. Sont distingués des groupes de lettres, ordonnés en cycles, marquant les grandes étapes de la progression de l'enseignement, qui ponctuent les chapitres du livre. Les douze premières ont la fonction d'une introduction, indiquant des points de méthode et des objectifs, et annonçant un grand nombre de thèmes développés ultérieurement (chap. 1). Les *Lettres* 13 à 29, appuyées sur un ensemble doctrinal vaste, englobant l'épicurisme (sentences finales), visent à conduire le disciple vers un détachement de la possession, de la jouissance, du crédit social, du lien à la vie corporelle. La *Lettre* 30 prépare le passage au cycle suivant (chap. 2). Les *Lettres* 31 à 65 constituent un nouveau degré vers l'ascension, où la doctrine stoïcienne se suffit elle-même. La *ratio* est mise en lumière comme guide vers la *bona mens perfecta*, la sagesse parfaite, dans son lien avec la raison divine (31 à 41) et dans son bon usage quotidien (42 à 52), puis sont définies des modes d'ascèse nécessaires à son épanouissement (53 à 59), avant que soit réaffirmée (65), avec les conséquences à tirer pour l'évaluation des biens et la conduite pratique, sa parenté avec le logos universel (chap. 3). À la fin du ch. 2, un appendice précise le rapport à Épicure dans les *Epistulae morales* : l'homme est hautement apprécié, ainsi que les éléments de sa doctrine conciliables avec le stoïcisme, mais sont la cible de virulentes critiques sa théorie du souverain bien et la manière de vivre des Épicuriens romains de ce temps. Un quatrième et dernier chapitre examine le rôle de la *magnitudo animi* dans les *Epistulae morales*. Cette vertu, même si elle conserve quelque chose de son enracinement romain (métaphores militaires), ressortit exclusivement à la vie intérieure, en opposition avec ce qui se passe dans le *De officiis*. C'est le meilleur bien que procure la sagesse, fin suprême de la philosophie : la conscience de la grandeur de l'âme humaine, puisée dans la certitude de son origine divine, qui porte en elle la connaissance et la pratique de toutes les autres vertus.

On le voit, quel que soit l'intérêt suscité par telle ou telle observation de détail, apport qui est loin d'être négligeable, ce livre n'offre pas de vues très neuves. À vrai dire, le mouvement de progression graduelle avait été perçu depuis fort longtemps. L'adoption d'autres critères d'analyse pourraient faire apparaître des manières

un peu différentes de le concevoir, comme c'est le cas pour cet ouvrage par rapport aux devanciers, dont il revendique l'héritage. En outre, le caractère systématique de cette progression, ne constitue, en aucune manière, une preuve décisive contre l'existence première d'une correspondance réelle, que des faits, un peu rapidement écartés, semblent fortement suggérer.

François-Régis CHAUMARTIN.

Olivier DEVILLERS, *L'art de la persuasion dans les* Annales *de Tacite* (coll. « Latomus », 223) : Bruxelles, 1994, 390 pages in-8°, 1950 F. B.

Tacite est un historien, mais aussi un artiste : telle est l'affirmation de départ de O. DEVILLERS. L'idée n'est pas totalement nouvelle, mais il énonce avec force qu'on ne peut séparer l'un de l'autre; démarches artistique et historiographique sont complémentaires : l'historien évoque une certaine idée du passé, l'artiste veut persuader son lecteur de la justesse de cette évocation. C'est ce que l'auteur s'efforce de démontrer dans son étude.

Cela lui paraît résulter de la structure même de l'œuvre de Tacite, dont il est possible de proposer, en dépit de ses lacunes, une reconstitution assez exacte. La construction des *Annales* repose, pense-t-il, sur ce qu'il appelle un effort de groupement thématique qui commande l'agencement, l'organisation des différents épisodes de la narration. Il fait, livre par livre, l'inventaire des thèmes qu'il croit déceler dans les *Annales* et une analyse précise des procédés auxquels donne lieu cette organisation : enchaînement des épisodes, recours à l'anticipation ou, au contraire, au rappel, établissement de ce qu'il appelle des narrations géminées, etc. Il montre ensuite de façon détaillée le rôle attribué dans ce but à divers éléments de la narration : digressions, notices nécrologiques, évocation des prodiges, mais surtout discours auxquels est consacrée plus de la moitié de cette partie du développement. Il fait une analyse détaillée des principaux d'entre eux, en s'efforçant de distinguer entre les discours narratifs, simples éléments de l'exposé historique, et les discours idéologiques où s'exprime fortement la pensée de l'historien.

Cela conduit O. DEVILLERS à présenter dans son dernier chapitre un exposé synthétique sur les opinions de Tacite, notamment en ce qui concerne le régime impérial; il s'en dégage cette idée dominante, et à vrai dire, pas entièrement nouvelle, que Tacite ne manifeste envers ce régime aucune hostilité de principe, qu'il en reconnaît même la nécessité, tout en se montrant réservé à l'égard des empereurs qui apparaissent dans les *Annales*, et que cette position n'est pas en elle-même une marque d'opposition au régime dans la mesure où les empereurs avaient tendance à favoriser l'expression de critiques contre leurs prédécesseurs.

L'étude de O. DEVILLERS est d'une minutie fort louable, mais d'une subtilité qui n'emportera pas constamment la conviction. Le regroupement par thèmes, la nature et la détermination de ces derniers, ne me paraissent pas toujours d'une très grande évidence. Beaucoup de remarques justes sont noyées dans un océan de suppositions plus ou moins discutables. Par exemple, lorsque, p. 104, il voit un effet de l'organisation thématique dans le fait que Claude se débarrasse d'une épouse à la fin du l. XI et en prend une nouvelle au début du l. XII : n'y a-t-il pas là un simple enchaînement chronologique ? N'est-il pas excessif de penser qu' « en mettant Lepida, qui a été seulement exilée, sur le même pied que Cn. Piso, qui s'est suicidé, l'historien donne l'impression qu'elle aussi a eu une mort violente » (p. 122) ? Discutables sont également certaines interprétations données des commentaires faits sur le texte; c'est le cas lorsque, p. 122, n. 46, il critique la traduction par P. WUILLEUMIER, en XIV, 60, 4, d'*infausta dona*, qui désigne à la fois

la maison de Burrus et les domaines de Rubellius Plautus, par « don », « signe que, selon lui, ils déterminent seulement les domaines de Rubellius Plautus », alors que, de toute évidence, le mot a une valeur collective. Ajoutons que le livre est parfois négligemment écrit, qu'il présente quelques constructions approximatives, voire quelques incorrections.

Mais cette étude, bien présentée, à ces quelques exceptions près, et qui témoigne de la part de son auteur d'une très bonne connaissance du texte de Tacite, a incontestablement le mérite de nous aider à relire les *Annales* avec plus d'attention et d'efficacité.

Joseph HELLEGOUARC'H.

Patrick SINCLAIR, *Tacitus the sententious historian : a sociology of rhetoric in* Annales *1-6* : The Pensylvania State University, 1995, X-262 pages.

La place et l'importance de la *sententia* chez les écrivains au début du principat est un fait bien connu et sur lequel on a abondamment, et souvent bien écrit. Mais elle est en général considérée essentiellement comme un élément de la rhétorique, florissante à cette époque. Le but de P. SINCLAIR, ce qui constitue l'originalité de son livre, c'est de montrer qu'elle n'est pas seulement une forme littéraire, un ornement, mais qu'elle est l'expression d'un état de civilisation, un fait de société comme on dit aujourd'hui, et il illustre cette affirmation par l'histoire du principat de Tibère qui fait l'objet des l. I-VI des *Annales*.

Les formulations gnomiques et sentencieuses sont utilisées par Tacite pour caractériser les hommes et les événements. C'est le cas des personnalités d'Arminius et de Ségeste, qui sont totalement opposés dans la pratique de la *sententia* symbole de la civilisation romaine. Cela conduit l'auteur à un inventaire du concept de *sententia*, d'abord chez le rhétoricien Anaximène de Lampsaque, puis chez Aristote pour qui elle n'est pas seulement la formulation d'un jugement personnel, mais fait référence à un ordre éthique et social. Dans son chap. 3, intitulé *The sententious princeps*, c'est à l'étude des *sententiae* attribuées à Tibère que se livre P. SINCLAIR ; l'empereur les pratique particulièrement parce que cela correspond chez lui à son goût de l'inexprimé, à sa recherche du secret ; l'auteur la complète par une comparaison avec les idées sur la question que l'on trouve dans la *Rhet. ad Her.*, chez Cicéron, ainsi que dans les *Ep. ad Lucil.* 94-95 de Sénèque le Philosophe et il conclut que par ses *sententiae* Tibère énonce ses vues sur la conception et la répartition des pouvoirs.

Le chap. 4 constitue une partie spécialement intéressante du développement. L'auteur y montre l'évolution qui s'est produite sous Tibère dans la conception et la pratique de la *sententia* ; celle-ci n'est plus une simple réflexion abstraite et morale ; elle devient une arme de combat. Le rhéteur y est conçu comme un *munerarius* (Sen., *Contr.* 4, *praef.* 1) qui utilise la *sententia* comme un instrument de conquête ou de destruction de la prééminence sociale. La lutte pour le *principatus eloquentiae* va de pair avec la recherche de la légitimité sociale et politique ; la pratique de la *sententia* est la parfaite expression de l'esprit de compétition hiérarchique qui marque la période du principat. Dans le cinquième et dernier chapitre, après une étude de la *sententia* pratiquée par Quintilien, P. SINCLAIR s'attache à mettre en lumière, telles qu'elles apparaissent dans le texte de Tacite, deux personnalités représentatives de la période considérée, car elles fournissent à l'historien des exemples et des préceptes sentencieux au moyen desquels il s'efforce de décrire les relations entre les différents groupes sociaux de la classe gouvernementale à

cette époque : M. Aemilius Lepidus (cons. 6 après J.-C.), un représentant de la plus haute aristocratie républicaine toujours au premier plan sous le principat, et M. Terentius, un ami fidèle de Séjan (*Ann.*, 6, 8) et défenseur obstiné de sa mémoire.

L'ouvrage est réalisé avec soin et d'excellente présentation même si l'on doit regretter que les notes, abondantes et très documentées, dont la consultation est donc extrêmement nécessaire, soient rejetées en fin de volume, ce qui rend l'opération peu agréable. P. SINCLAIR a l'incontestable mérite de nous montrer que la rhétorique, si florissante au début du principat, n'était pas un simple jeu littéraire, la fantaisie d'un milieu frivole, mais qu'elle faisait partie intégrante de la société dans laquelle elle se manifestait, ce que font parfaitement voir les six livres des *Annales* qui nous donnent l'histoire du règne de Tibère.

Joseph HELLEGOUARC'H.

José RIQUELME OTÁLORA, *Valores y construcciones participiales en el Libro I de los* Annales *de Tacito* : 1. *La adjetivacion del participio : funciones sintactico-semantica, morfosintactica y sintactico-estilistica*; 2. *Estudio léxico-sintactico de la sustantivación del participio* : Universidad de Zaragoza, Departamento de Ciencias de la Antigüedad, 2 vol. 104 et 101 pages.

Ces deux petits ouvrages nous sont présentés comme le banc d'essai, consacré au l. 1 des *Annales* de Tacite, d'une étude générale sur la valeur et le rôle des participes et des constructions participiales. C'est en effet un problème important et qui n'a jusqu'ici que très incomplètement été pris en compte, alors que les participes tiennent une grande place, notamment dans la langue et le style des poètes, ainsi que chez les prosateurs qui, comme c'est justement le cas de Tacite, ont fortement subi l'influence de la langue des poètes. On ne peut donc qu'être en principe très favorable à une préoccupation de ce genre.

Pourtant, le travail de J. RIQUELME OTÁLORA me laisse extrêmement perplexe en raison des parti-pris adoptés et de la méthode utilisée. Les deux études sont en effet consacrées, la première aux valeurs adjectivales, la deuxième aux valeurs nominales des formes de participes; l'auteur soutient notamment que les secondes découlent des premières, parce que le substantif que qualifient celles-ci doit être considéré comme implicitement contenu, sous-entendu lorsque le participe a valeur nominale. L'étude est avant tout descriptive; elle comporte essentiellement un classement très minutieux des emplois relevés dans le corpus. L'exposé est méthodique, rigoureusement ordonné. Mais, comme il arrive souvent, le mieux est l'ennemi du bien; il n'est absolument pas possible d'entrer ici dans le détail de ces analyses qui se perdent dans une multitude de détails, si bien qu'on aboutit ainsi à une avalanche de catégories, de sous-catégories, de sous-sous-catégories, si j'ose ainsi m'exprimer, qui s'enchaînent les unes aux autres (par exemple, t. II, p. 42-45) sans qu'on en perçoive ni la nécessité ni l'intérêt, et au milieu desquelles il est difficile de se retrouver, divisions d'autant plus vaines qu'en raison de l'étroitesse du *corpus* retenu, nombre d'entre elles ne sont représentées que par une ou deux occurrences; à la page 42 du t. I, par exemple, 5 occurrences se répartissent en 4 catégories ! Ajoutons que, de surcroît, elles s'appuient sur des critères qui manquent de netteté et de sûreté; la division de ces constructions suivant divers champs sémantiques me paraît en particulier totalement vaine. L'auteur s'efforce d'expliquer ces subdivisions et de les justifier par le recours à d'interminables notes qui ont pour conséquence d'obscurcir encore le débat plus que de l'éclairer (p. 26 du t. I, le texte se réduit à une demi-ligne, les notes occupant le reste de la page).

L'étude manque totalement de perspective d'ensemble; la bibliographie est

inexistante. Les conclusions sont anodines et passent à côté des véritables problèmes. On aurait aimé savoir pourquoi et avec quelle fréquence Tacite recourt aux formes participiales, dans quelle mesure elles caractérisent la langue et le style de l'historien. Des tableaux judicieusement ordonnés auraient pu nous aider à appuyer notre réflexion. J. RIQUELME OTÁLORA ne nous apporte là-dessus aucune précision. Il déclare se référer aux données de la linguistique structurale, mais cela ne va pas plus loin qu'une vague affirmation de principe. Le seul résultat notable de cette position est que le texte de Tacite disparaît totalement derrière ce qui me paraît de vaines subtilités et qu'à l'analyse d'un texte vivant, pathétique ou dramatique se substitue la dissection d'un cadavre.

Joseph HELLEGOUARC'H.

Ombretta PEDERZANI, *Il Talamo, l'albero e lo spechio, Saggio di commento a Stat. Silv. I 2, II 3, III 4. « Scrinia »* 8 : Bari, 1995, 294 pages.

Le choix de ces trois Silves se fonde sur un point commun : elles présentent toutes les trois un récit mythologique à fonction étiologique, bien dans la manière alexandrine. Mais l'objectif de l'auteur, tel qu'il est annoncé dans l'introduction, est de définir Stace comme poète de cour. Faut-il croire, comme on l'a affirmé récemment, que Stace manie l'ironie ou parle par antiphrase ? O. PEDERZANI ne le pense pas, d'abord parce qu'il n'y en a aucun indice certain, mais surtout parce que cette hypothèse repose sur une méconnaissance de la nature de la poésie de cour. Car c'est bien, au-delà des dédicataires, à la cour et au prince que sont adressées ces *Silves* et il ne faut pas demander à Stace d'être autre chose qu'il n'est. Les *Silves* relèvent d'un système culturel, celui de la cour. Mais l'auteur souligne également l'ambivalence de l'idéologie flavienne à laquelle Stace se soumet et qui intègre à la fois les valeurs traditionnelles de la Rome républicaine et les valeurs modernes de l'Orient hellénistique.

Le texte suivi est celui d'A. TRAGLIA (Turin, 1980), quelques leçons étant discutées dans le commentaire. Pour chaque *Silve*, O. PEDERZANI présente successivement le texte, une traduction et le commentaire. Celui-ci est d'une grande érudition et d'une grande richesse. On appréciera particulièrement les développements sur nature et artifice (p. 153-154), sur les paradoxes de la culture flavienne (p. 197-199), sur la question de l'ironie (p. 219-221), sur Domitien et le culte impérial (p. 239-240), et le point bibliographique sur la notion de modèle (p. 59). O. PEDERZANI nous offre un commentaire à la fois savant et stimulant, réussissant parfaitement l'essai qu'elle se propose dans son titre.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

W. J. DOMINIK, *Speech and Rhetoric in Statius' Thebaid* (Altertumswissenschaftliche Texte und Studien, n° 27) : Hildesheim-Zurich-New York, Olms, 1994, 378 pages.

Deux ouvrages de W. J. DOMINIK sur la *Thébaïde* ont paru presque simultanément. *The mythic voice of Statius* (Zeiden, 1994) présente une interprétation globale de l'épopée comme dénonciation des perversions du pouvoir en général et en particulier de la malveillance et l'hypocrisie de Jupiter, prenant ainsi le contre-pied des thèses de D. VESSEY. Les conclusions de ce livre important, contestable dans maints détails mais toujours stimulant, sont ici considérées comme acquises. C'est

dire que le lecteur qui l'ignorerait risque d'être déconcerté par telles affirmations péremptoires.

Le présent ouvrage s'attache à l'analyse des 265 discours de la *Thébaïde*, soit 3448 1/12 vers (35,4 % de l'ensemble). Le premier chapitre fournit les données formelles (corrigeant à l'occasion les chiffres de H. S. LIPSCOMB) et distingue 17 types de discours : cette taxinomie, originale par rapport à celle adoptée par G. HIGHET pour les discours de l'*Énéide*, permettra cependant facilement une comparaison. Le ch. II replace les discours dans le mouvement général de l'épopée. Les types analysés dans les ouvrages de rhétorique sont examinés dans le ch. III, avec confrontation de la théorie et de la mise en œuvre par Stace. Le ch. IV s'attache aux autres types (discours narratifs, descriptifs, monologues...). Les liens entre discours et psychologie des personnages fournissent la matière du ch. V (on notera particulier les p. 208-209 sur l'évolution de certains héros), les principaux procédés stylistiques celle du ch. VI, tandis que 14 appendices statistiques, base précieuse pour de futures recherches, complètent l'ouvrage.

La principale originalité de ce livre foisonnant est de ne jamais détacher les discours du tissu narratif et de montrer leur rôle primordial pour créer la « tension thématique et dramatique ». Le souci apparaît partout de considérer l'épopée dans sa continuité et sa cohérence. Nos réserves porteront surtout sur une conception encore assez formelle des « schémas rhétoriques » : la grande rhétorique antique ne présente pas des règles, mais des préceptes, qu'il est primordial d'adapter au contexte concret. Outil de réflexion, elle n'est jamais contraignante. Aussi bien n'est-on pas entièrement convaincu par l'étude de la composition des discours délibératifs, p. 75-80 (la part accordée à la *narratio* est certainement excessive). Mais paradoxalement cette problématique un peu étroite rend d'autant plus convaincantes les conclusions : Stace, *poeta doctus*, voire *doctissimus*, très conscient de son *ars*, n'est pas esclave de la théorie, mais adapte toujours la théorie à son projet. Le livre de W. J. DOMINIK, qui apprend beaucoup non seulement sur les discours mais sur la *Thébaïde* en général, contribue aussi à discréditer l'usage abusif du terme de rhétorique et l'idée absurde qu'il peut exister sans rhétorique une œuvre littéraire cohérente.

Fernand DELARUE.

Jacques BOULOGNE, *Plutarque. Un aristocrate grec sous l'occupation romaine*, Presses Universitaires de Lille, collection « Racines et Modèles », 1994, 221 pages.

J. BOULOGNE commence par décrire, sur un plan général, l'attitude de Plutarque face à l'Empire romain, en utilisant notamment les traités sur *La fortune de Rome* et *La fortune d'Alexandre*, ainsi que les *Préceptes politiques*. « Romanophile convaincu », Plutarque adhère sans réserve à l'Empire, tout en restant attaché aux valeurs de l'hellénisme : deux aspects qui n'ont rien de contradictoire, mais qui s'articulent dans une vision globale des relations entre Rome et la Grèce. Les *Vies parallèles*, que l'ouvrage aborde ensuite, servent cette vision, en marquant à la fois la grandeur de la Grèce et la grandeur de Rome; l'analyse s'appuie ici de manière suggestive sur les comparaisons qui concluent certains couples de *Vies*. Enfin la troisième partie, la plus développée, est consacrée aux *Étiologies romaines (Quaestiones Romanae)*, dans lesquelles Plutarque trace un véritable portrait de la société romaine. À travers leurs pratiques matrimoniales, leurs rites et interdits religieux, leurs conceptions de l'espace et du temps, les Romains apparaissent pleins de piété, de sagesse et d'humanité. Mais une fois encore l'éloge de Rome suppose

un éloge de la Grèce, car les coutumes romaines sont expliquées et légitimées par les coutumes grecques. Traduisant et commentant, chemin faisant, de nombreux passages des *Étiologies*, J. BOULOGNE a tiré le meilleur parti d'un texte ingrat au premier abord, qui ne compte pas parmi les grandes œuvres de Plutarque, mais qui se révèle riche de questions importantes.

Plutarque, conclut J. BOULOGNE, combine une connaissance profonde de l'histoire et de la société romaines, une perception aiguë du fait romain, avec une lecture de ce fait inspirée des valeurs et des critères de l'hellénisme ; et c'est précisément cette *interpretatio Graeca* qui fonde son adhésion à l'Empire. La justesse de cette analyse est incontestable, même si elle est moins neuve que ne l'affirme l'auteur (la promesse de « redécouvrir » Plutarque [p. 29] est peut-être un peu exagérée). La démonstration a en outre le mérite de faire intervenir un grand nombre de textes, offrant ainsi un très utile panorama.

Si l'on voulait demander davantage à un livre déjà fort intéressant, on soulignerait le caractère purement monographique de l'étude, qui à aucun moment ne sort de l'œuvre de Plutarque. Le problème envisagé entre dans un cadre plus large, celui de l'attitude des intellectuels grecs envers l'Empire romain. Des références à Dion de Pruse, Denys le Périégète, Arrien, Pausanias, Lucien, Aelius Aristide, Dion Cassius, tous auteurs sur lesquels on a travaillé récemment dans cette optique, permettraient d'enrichir la perspective et de mieux définir les traits propres à Plutarque (il y en a). Le contexte politique pourrait également être considéré de plus près, par-delà les indications générales sur « l'Empire romain ».

Du point de vue politique, précisément, on aura noté dans le titre l'expression « occupation romaine », et çà et là les mots « collaboration » (p. 29), « collaborateur » (p. 40), « résistance » (p. 42), « occupant » (p. 57)... De tels termes suggèrent à l'évidence, pour le public français, un rapprochement entre la situation du monde grec à l'époque de Plutarque et celle de la France pendant la seconde guerre mondiale. La question est de savoir si ce rapprochement est fondé. J. BOULOGNE n'est pas dupe lui-même de l'analogie, et il sait que le mot de « collaboration » n'est pas adéquat (p. 45). Mais on peut craindre l'effet trompeur de ce vocabulaire sur des lecteurs insuffisamment instruits. Ne vaudrait-il pas mieux renoncer à ces rapprochements, ou prendre le temps de les discuter à fond ? Que ces remarques, cependant, ne masquent pas l'intérêt d'un ouvrage qui prend place avec honneur parmi les travaux de l'école plutarquisante française.

Laurent PERNOT.

Groningen Colloquia on the Novel, Papers edited by H. HOFMANN : Egbert Forsten : Groningen, 1995, vol. VI, VIII et 183 pages.

Le sixième volume du *Groningen Colloquia on the Novel* contient une sélection de dix articles présentés lors de différentes rencontres du « Groningen Colloquia on the Novel » ou à d'autres occasions entre 1991 et 1994 et imprimés ici pour la première fois. Comme les cinq précédents volumes, il reflète l'effort louable du Groningen Research Group on Apuleius de promouvoir une réflexion internationale sur le roman antique.

Trois articles concernent des textes grecs. M. REICHEL (Freiburg i. Br./Ann Arbor) invite à considérer la *Cyropaedia* de Xénophon soit comme un modèle direct des romans hellénistiques postérieurs, soit comme un témoignage littéraire de l'existence d'un canevas archétypique qui influença le genre du roman d'amour grec. Deux articles sont consacrés au roman d'Achille Tatius, *Leucippé et Clitophon : Roman und Paradoxon : Die Metamorphosen der Metapher in Achilleus Tatios' Leukippe und*

Kleitophon par E. MIGNOGNA (Genova); *The Taming of the View : Natural Curiosities in Leukippe and Kleitophon* par H. L. MORALES (Reading) qui démontre que les descriptions d'animaux ne sont pas de simples digressions, mais jouent un rôle complexe dans la narration.

Le *Satiricon* de Pétrone fait l'objet de trois articles. C. CONNORS (Seattle), dans un article intitulé *Beholding Troy in Petronius' Satyricon and John Barclay's Euphormionis Lusinini Satyricon*, examine le poème sur Troie du *Satyricon* et une imitation latine du XVII[e] siècle écrite avant la découverte et la publication du manuscrit contenant la Cena Trimalchionis, qui témoigne de l'intérêt de la Renaissance pour un fragment non classique de l'Antiquité. H. PETERSMANN (Heidelberg), *Religion, Superstition and Parody in Petronius' Cena Trimalchionis*, voit dans les pratiques religieuses des affranchis une secrète parodie du comportement de représentants d'une classe sociale élevée, comme Tigellin, mais aussi de l'empereur Néron lui-même. On peut regretter qu'il intitule l'œuvre pétronienne *Satyrica* sans justifier ce choix. M. KARDAUN (Maastricht) offre, quant à elle, une interprétation jungienne de l'épisode d'Encolpe à Crotone et propose de lire les aventures du *Satiricon* comme une représentation symbolique du processus d'individuation du narrateur Encolpe. Cette étude s'inscrit dans le cadre d'une critique littéraire jungienne des textes antiques relativement récente que Marie-Louise von FRANZ a développée en 1980.

Trois autres articles concernent Apulée. D. van MAL-MAEDER (Lausanne/Groningen) revient sur une question débattue de longue date, celle de l'unité de composition des *Métamorphoses*, et analyse quelques contradictions apparentes qui trouvent une explication si l'on veut bien considérer la subjectivité du narrateur et ses effets sur le discours narratif. Un article de V. SCHMIDT (Groningen), *Revelare und Curiositas bei Apuleius und Tertullian*, apporte une nouvelle contribution à un thème qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. L'*Apologie* est examinée par K. SALLMANN (Mainz), *Erzählendes in der Apologia des Apuleius, oder : Argumentation als Unterhaltung*.

Le dernier article est consacré au *Roman d'Alexandre*, par R. STONEMAN (London), *Riddles in Bronze and Stone. Monuments and their Interpretation in the Alexander Romance*.

Ce sixième volume témoigne, si besoin était, du regain d'intérêt pour le genre romanesque antique au sein de la recherche internationale et de la richesse inépuisable de ces œuvres tant étudiées.

Géraldine PUCCINI.

Laurent PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* (Institut d'Études Augustiniennes, Série Antiquité, 138) : Paris, 1993, 2 vol., 881 pages. ISBN 2 85121-135-8 ISSN 1158-7032.

Cet ouvrage magistral s'inscrit dans un mouvement général de réhabilitation de la littérature grecque d'époque romaine — déjà illustré par de belles analyses du « roman grec » — et, plus précisément, de réévaluation de la Seconde Sophistique dans le sillage du *Lucien* de J. BOMPAIRE. La longueur de l'étude n'exclut pas une extrême densité : l'auteur a été aussi bref qu'on pouvait l'être sur un sujet qu'il a conçu dans sa plus grande extension. Ce sont bien les grands sophistes grecs, Dion de Pruse, Lucien, Aelius Aristide, et les grands théoriciens, Menandros I et Menandros II, de la fin du I[er] à la fin du III[e] siècle, qui constituent le noyau de l'étude; celle-ci est bien concentrée sur les problèmes de l'éloge. Mais elle englobe aussi, dans une visée comparatiste, des ouvrages qui ne sont pas des éloges proprements dits, tels la biographie laudative ou un discours judiciaire comme l'*Apologie*

d'Apulée, et elle porte, dans la perspective de l'histoire d'un genre, sur une période qui va du Ve siècle avant J.-C. (Pindare, les *epitaphioi* athéniens) jusqu'au IVe siècle après (les premiers discours épidictiques chrétiens, les Panégyriques latins, Julien, Libanios...). Elle fait dialoguer les traités théoriques, les recueils techniques de *progymnasmata* et les textes littéraires. Elle donne ainsi une image complète, à la fois synchronique et diachronique, de l'éloge considéré dans ses principaux problèmes, tant de contenu que de forme, tels qu'ils se posent, dans la plus grande lumière et avec la plus grande richesse, à l'époque de la Seconde Sophistique : l'élaboration et la réflexion des siècles antérieurs portent alors leurs fruits et l'environnement politique et social fait de l'éloge le miroir irradiant d'une société en plein épanouissement. Ainsi ressort fortement l'unité culturelle du monde gréco-romain aux plus beaux siècles de la Paix romaine, sans pour autant que soient gommées les particularités, surtout héritées, des deux domaines, à l'origine bien distincts, qui se rapprochent et presque se confondent.

L'étude se développe en trois parties : Historique-Techniques-Valeurs. On voit dans la première comment l'épidictique, parent pauvre à l'époque classique, conquiert progressivement une place dans le champ rhétorique, notamment grâce à l'exemple d'Isocrate et à la réflexion d'Aristote, avant de devenir l'égal des genres judiciaire et délibératif pour finir par envahir et même remplacer en grande partie l'un et l'autre : à l'époque considérée, l'éloquence épidictique, qui se ramène à l'éloge rhétorique, à l'*enkômion*, — car le blâme, le *psogos*, n'a jamais accédé à l'autonomie d'un véritable genre littéraire, — tient la totalité du champ de l'éloquence et la place de loin prédominante dans l'ensemble du panorama littéraire.

La partie technique pourrait être d'un abord, sinon aride, du moins plus austère. Mais l'auteur réussit à concentrer l'attention sur l'esprit qui guide et anime la technique. Si l'analyse des traités théoriques, notamment ceux des deux Ménandres — encore ces derniers ont-ils un caractère concret et joignent-ils souvent avec beaucoup de justesse l'exemple au précepte —, tient la place voulue, les exemples très variés fournis par les praticiens de l'éloquence sont privilégiés et font l'objet d'analyses aussi fines que rigoureuses, portant sur les grands types d'éloge : de personnes, de cités, de dieux, d'animaux et d'êtres inanimés. Dans l'éloge des personnes, l'auteur montre que la topique correspond à une véritable « anthropologie épidictique », promise à une grande extension et à un grand avenir : « l'homme de l'*enkômion* n'est pas l'âme du mythe d'Er ni le Sage stoïcien, c'est l'homme aristotélicien, composé de nature et de responsabilité » (p. 178). À partir de la topique de règle dans les différents types d'éloge s'affirme la « liberté contrôlée » de l'orateur. Elle s'exprime chez les plus talentueux — Aristide a, de toute évidence, la préférence de l'auteur — par une véritable « stratégie de l'écart » par rapport à la norme, qui consiste à choisir, abréger, omettre, à varier la forme de l'éloge, de l'éloge bref à l'éloge double et aux éloges combinés.

Alors qu'à l'origine, l'épidictique devait donner seulement la preuve de la capacité de l'orateur et provoquer par le *delectare* l'admiration des auditeurs, il récupère à son profit les autres fonctions classiques du discours, et d'abord le *mouere*, réservées aux genres agonistiques, le judiciaire et le délibératif : l'éloge exprime et inspire désormais toute la gamme des sentiments et des passions. Il ne pourrait le faire en recourant à un seul style : les distinctions de Ménandre II et la pratique des orateurs permettent de distinguer un style « politique », un style fondé sur la grandeur, un style fondé sur la simplicité et la douceur, à côté du style caractérisé par la virtuosité, l'ingéniosité, l'asianisme auquel on a eu trop tendance à réduire toute la Seconde Sophistique. Si tel auteur se cantonne dans l'un de ces styles — ainsi Favorinus dans l'asianisme —, les plus grands et les plus libres, comme Aristide, savent recourir à tous les styles dans des œuvres différentes, selon le *kairos*,

ou même dans les différentes parties du même discours (ainsi dans le *Panathénaïque*). Si l'étude des tropes et des figures épidictiques risque d'avoir un aspect énumératif, elle ne pouvait être esquivée. En revanche, le chapitre (p. 423-480), consacré à la préparation, à la prononciation, à la publication du discours, nous a paru, malgré son intérêt intrinsèque, interrompre, en tout cas suspendre un peu trop longuement par son caractère monographique, la ligne de la démonstration.

La troisième partie, consacrée aux « valeurs », étudie successivement la mise en question de la sophistique par la philosophie, les missions de l'orateur épidictique, les fonctions de l'éloge. Là aussi on part de très haut : la critique de l'éloge, par référence aux exigences de vérité et de morale, remonte à Thucydide et à Platon. C'est la *Rhétorique* d'Aristote qui a autorisé l'amoralisme des *technai* et se trouve ainsi à l'origine du triomphe de la sophistique et des excès que ce succès a engendrés : déformation historique, opportunisme, recherche du paradoxe. Mais à l'époque considérée, le recul critique par rapport à l'éloge se marque chez Lucien par l'ironie et Dion de Pruse va même plus loin en se refusant expressément à l'éloge au nom de la philosophie. La conciliation semble se faire dans la formule de la « rhétorique philosophique » d'Aristide qui accepte les exigences de la philosophie, — celles au moins d'une philosophie morale et vulgarisée —, et prétend s'y conformer.

Il est clair cependant que la mission de l'orateur épidictique n'est pas celle du philosophe : c'est une mission spécifique, d'abord d'ordre social et politique, l'orateur se faisant le porte-parole, lors des différentes célébrations, de la collectivité qui l'a mandaté, mais également d'ordre religieux : l'orateur reçoit l'inspiration divine et par la prière, qui fait partie du plan type de l'éloge, devient l'interprète de ses mandants auprès des dieux, prenant ainsi le relais des poètes. Quant aux fonctions de l'éloge, elles ne se limitent pas à fournir au *laudandus* et aux auditeurs épidictiques le plaisir et la gloire. L'éloge est toujours démonstration, même si les arguments auxquels il recourt se résument à un seul commandement : amplifier (*auxèsis*). Si l'étude du *docere* encomiastique a été disjointe du *mouere* obtenu par le recours aux passions, c'est que l'essentiel dans l'éloge est son message parénétique et surtout idéologique. Aux yeux de l'auteur — et nous souscrivons à cette thèse confirmée par la suite, aux III^e^ et IV^e^ siècles, d'un côté par les Panégyristes latins, de l'autre par l'éloquence politico-épidictique d'un Thémistios —, les sophistes sont des idéologues et des éducateurs. Les valeurs qu'ils prônent sont la culture littéraire, la *paideia*, et le loyalisme envers Rome. Ils ne tombent pas pour autant sous le coup du reproche classique de flatterie (*kolakeia*) : l'attitude parfaitement maîtrisée d'un Aristide en face de Rome s'affirme dans une *interpretatio graeca* qui ne reconnaît au « peuple des maîtres » que le pouvoir politique, bienfaisant certes et universel, mais cantonné dans le présent, alors que le mythe d'Athènes, construit symétriquement, reconnaît à celle-ci la puissance politique dans le passé et l'empire culturel et moral dans le présent. Un bref mais suggestif aperçu final est consacré aux premiers pas de la conversion de l'éloge rhétorique aux valeurs chrétiennes.

L'information est remarquablement étendue et solide, comme l'indique déjà une très riche bibliographie; elle fait aussi une place importante aux papyrus et aux inscriptions. Un latiniste appréciera tout particulièrement la façon, exempte de toute hiérarchie préétablie, avec laquelle sont utilisés les textes latins : Cicéron et Quintilien, Pline le Jeune — dont le *Panégyrique de Trajan* et les *Lettres* sont judicieusement appréciés — et Apulée sont considérés comme des témoins tout aussi importants que les rhéteurs et les orateurs grecs de leur temps. L'ouvrage ne tourne presque jamais au catalogue. Des divisions ingénieuses, voire subtiles, des plans,

des analyses de discours font ressortir, au-delà des problèmes généraux, les intentions propres et les spécificités, morales et littéraires, de chacun des grands auteurs. Le style abonde en formules heureuses et brillantes, dignes de tels modèles. Le parti pris positif permet de découvrir les réussites et les beautés, mais n'abolit pas la distance critique et les réserves. On ne saurait reprendre ou discuter que tel point de détail minuscule : p. 682, le « français actuel » emploie-t-il vraiment le mot apologie au sens d'éloge ? p. 773, Galien est à tort classé parmi ceux qui n'ont honoré le christianisme que d'« allusions... toujours dédaigneuses ou hostiles » : le médecin de Pergame a en fait loué l'ascétisme, la conduite sexuelle, le genre de vie pur et vertueux de la nouvelle secte, qui lui a bien rendu cet hommage par la suite. Le titre canonique de l'ouvrage de Tertullien cité p. 773 note 246 est *De praescriptione haereticorum*. Comme l'ouvrage est long et demande une attention soutenue, on aurait aimé quelques références croisées plus précises que le simple « plus haut » (ainsi p. 780 ou p. 787).

Bref, nous avons là un vrai livre qui ne tardera pas à devenir un classique : exhaustif sur un grand problème d'histoire et de théorie littéraires, il fournit aussi des éléments d'information, de définition et de réflexion et un brillant exemple de méthode pour bien d'autres questions, fort actuelles, qui intéressent les domaines de la rhétorique, de la persuasion et de la communication.

Guy SABBAH.

M. MAUSE, *Die Darstellung des Kaisers in der Lateinischen Panegyrik*, Palingenesia L : Stuttgart, 1994, 317 pages.

La littérature panégyrique — même s'il l'on continue à étudier séparément auteurs grecs et latins — ne cesse d'attirer l'attention : après les récents travaux d'U. ASCHE, de B. MÜLLER-RETTIG et de M. C. L'HUILLIER, un élève de Th. PEKÁRY, à son tour, s'emploie à donner une idée positive de ces discours marqués de la « langue de bois ». Il ne s'agit pas de nier l'accumulation des stéréotypes mais de les expliquer. Pour ce faire, M. MAUSE commence par élargir ses bases textuelles, en ajoutant au corpus constitué après 389 les œuvres spécifiques de Symmaque, Ausone, Claudien, Mérobaudes et Sidoine Apollinaire : hormis le remerciement de Pline à Trajan prononcé en 100, l'ensemble s'enracine dans le Bas-Empire de 289 à 468, c'est-à-dire quelques années avant l'écroulement final. Bravement, pour rétablir un équilibre, l'auteur introduit par le biais d'un *excursus* quelques petites pièces de circonstances où Stace célèbre Domitien, mais, à vrai dire, l'insertion est inopérante : d'où l'impression, à peine désavouée, que le genre appartient à l'Antiquité Tardive. Comment, en effet, ne pas comprendre que plus la situation se détériorait, plus il fallait faire appel à l'utopie idéalisante et ceci sous les auspices de la source d'euphorie que demeurait l'*Optimus Princeps*, père de la paix du Second Siècle ? L'*oratio* plinienne est une référence au moins aussi politique que littéraire.

En effet, il existait une théorie de l'éloge, codifiée lors de la Seconde Sophistique par Ménandre de Laodicée. Cette grille était connue et l'auditoire s'attendait à ce qu'elle fût tout à la fois respectée et écornée. Il fallait suivre la tradition et en même temps savoir, d'une part, montrer son génie personnel — c'est le schéma normal de l'imitation —, et d'autre part, adopter les lieux communs aux circonstances du moment. L'originalité de la dissertation est d'insister sur la réception de l'œuvre par ceux qui écoutent : hauts fonctionnaires du milieu aulique, participant à une cérémonie rituelle, ces derniers connaissent fort bien et le caractère du Prince et la situation de l'Empire, mais s'ils acceptent que, pour asseoir le pouvoir, le mes-

sage s'exprime sous des couleurs riantes, s'ils sont habitués à la prédiction d'un âge d'or, ils n'admettent pas la négation absolue des données objectives : le rhéteur a le droit d'exagérer mais il doit par le silence éviter le mensonge qui ridiculiserait. À la tolérance pour des représentations optimistes les oreilles sont encouragées, bien sûr, par le plaisir des variations sur thèmes obligés, mais dans le cadre de ces fêtes immuables, il y a plus : à la communication venant d'en haut, à la propagande diffusée par le canal de la rhétorique correspond une montée d'en bas; quand il vante les qualités du maître, l'orateur rappelle discrètement que celui-ci, s'il ne les a pas, devrait les avoir : toute *laudatio* est parénétique et glorifier peut devenir une forme de remontrance.

Quand il découvre ainsi les règles du jeu, le lecteur d'aujourd'hui n'est plus arrêté par la phraséologie et peut donc s'intéresser de plus près au catalogue des vertus et à l'alternance, commune avec la biographie, du *domi militiaeque*. Malgré les efforts de l'auteur, très clair à répartir ses développements dans le sillage de Ménandre, les surprises sont forcément rares et l'ennui affleure. Nous autres contemporains, avons de la difficulté à concevoir qu'il n'existe pas une histoire du présent et qu'un panégyriste puisse longuement parler, en général devant l'Empereur, sans pour autant apporter un peu de neuf dans l'information. La richesse des slogans monétaires, le passage de l'oral à l'écrit à des fins scolaires démontrent pourtant à l'évidence la puissance, voire la sacralité de la parole autorisée, d'autant qu'elle passe et repasse du registre de l'humain à celui du divin, puisque, luttant avec le courage du Romain, l'Auguste est aussi dès ici-bas voué à l'éternité désincarnée des Dieux.

Inchangeable dans sa trame, le canevas offre à l'observateur des détails plus circonstanciés : p. 73, alors que l'entourage familial est souvent minoré, Ausone juge habile, au plan de la *transmissio imperii*, d'indiquer que le beau-père de Gratien s'appelle Constance II; p. 77 sqq., les enfances princières n'avaient pas été prévues par Ménandre et la solution consiste à préfigurer l'adulte; p. 90, l'exercice physique qui l'emporte sur la formation intellectuelle, quoique l'éloquence s'affirme indispensable, n'emprunte à peu près rien aux sports grecs; p. 98, selon Aurélius Victor, l'*eruditio*, autrement dit la culture, est le lot nécessaire d'un prince policé. Notons encore p. 109, la qualification flatteuse de Théodose en tant qu'exploitant agricole à Cauca[1]; p. 125, la mention expresse par Sidoine d'Euphémie, une des rares épouses qui, à l'avers des monnaies, aient eu droit aux adjectifs *Pia* et *Felix*; p. 141, les fines remarques sur le culte des *uirtutes*, où l'hommage s'adresse autant à l'entité morale qu'à son occasionnel détenteur car, dans PROVID AVG, par exemple, AVG transcrit *Augusta* et *Augusti*; p. 150, le goût de Valentinien Ier pour l'architecture; p. 196, l'audace exceptionnelle qui révèle, plus qu'elle ne les masque, les échecs de 297; p. 229, la prise de conscience de l'énorme poids de responsabilités qu'implique le dominat. Bref, à l'égal des *basilikoi logoi* qu'il cerne de toutes parts, l'auteur réussit à nourrir son analyse, sans que les redites inhérentes au sujet gênent beaucoup un parcours qui demeure agréable.

Jean-Pierre CALLU.

1. *Add.* du même auteur : *Der Kaiser als Fachmann in ökonomischen Fragen ? Bemerkungen zu wirtschaftlichen Aspekten in der lateinischen Panegyrik, Münstersche Beiträge zur Antiken Handelsgeschichte*, 13, 1994, p. 89-101.

Jill HARRIES, *Sidonius Apollinaris and the Fall of Rome. AD 407-485* : Oxford, Clarendon Press, 1994, 292 pages.

Par sa situation particulière dans l'Histoire de la littérature latine, Sidoine Apollinaire a donné lieu à de multiples réflexions sur la nature de son attachement à la romanité. Dans les années soixante A. LOYEN intitulait un de ses articles *Résistants et collaborateurs en Gaule à l'époque des grandes invasions* (*Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 22, 1963, p. 437-450), posant ainsi on ne peut plus clairement les termes du problème. Comment des hommes formés et élevés dans le culte de l'administration impériale à laquelle ils étaient destinés ont-ils pu accueillir et pour certains servir, avec zèle et sans avoir conscience de trahir la romanité, les royaumes germaniques qui, au cours du V^e^ siècle, remplacent en Occident la domination impériale ? Le propos de Jill HARRIES dans cette étude est exactement celui-ci : montrer que Sidoine a perçu progressivement, mais avec une réelle acuité, le caractère inéluctable de la fin de la domination romaine sur la Gaule et a peu à peu construit une réponse à cet état de fait qui lui permette de sauvegarder la valeur suprême à ses yeux, la romanité.

L'ouvrage adopte, on s'en doute, un ordre essentiellement chronologique, mais que l'auteur a voulu suffisamment souple pour que la psychologie et les parti pris de Sidoine puissent apparaître avec une netteté suffisante. Car il ne s'agit pas d'une biographie de Sidoine, mais d'une approche de sa mentalité, de ses attitudes psychologiques face aux événements et des actes qui découlent de son analyse de la situation politique et militaire qui l'entoure. Le choix pour les deux parties de l'ouvrage de lieux à portée hautement symbolique donne à la carrière de Sidoine une articulation claire : Lyon et Rome qui constituent la première partie soulignent la place de Sidoine dans la vie politique gauloise, puis dans l'ensemble de l'empire, tandis que Clermont qui sert de cadre à la seconde introduit la réalité de l'épiscopat et une dimension beaucoup plus locale dans la carrière de l'ancien préfet de la Ville.

Jill HARRIES note d'abord que la Gaule dans laquelle naît Sidoine est déjà de fait morcelée et, depuis l'invasion de 407, vit pratiquement dans un univers post-romain. Déjà dans le premier tiers du V^e^ siècle, des solutions de rechange au pouvoir impérial se manifestent par la création d'entités politiques plus petites, même si théoriquement soumises à Rome, et un repli des élites gauloises, par le moyen du *patrocinium* et des relations interpersonnelles et familiales ou par l'entrée dans les affaires ecclésiastiques, sur une vie politique locale où leurs intérêts immédiats sont directement en jeu. C'est ainsi, note l'auteur, que Sidoine peut faire de Théodoric II un portrait flatteur (*Ep.*, 1, 2) et peindre à Avitus la détresse des Gaulois devant des troupes « romaines » conduites par Aetius, qui se conduisent plus mal que les barbares qu'elles prétendent soumettre. C'est à ce point que, pour l'auteur, se trouve la clé de la compréhension de l'œuvre de Sidoine. S'il se sent toujours fondamentalement romain, son œuvre manifeste de plus en plus que Rome ne peut plus rien pour lui et les siens, et qu'il ne peut plus être question de lier la *romanitas* au modèle politique impérial. Les deux chapitres que Jill HARRIES consacre aux rapports entre notre auteur et les deux empereurs Avit et Majorien décrivent de manière particulièrement lumineuse cette position ambiguë. Si le bref règne d'Avit permet aux Gaulois de jouer un rôle déterminant dans l'administration de l'empire, la manière dont Sidoine en remercie le prince est lourde de menaces : trop souvent délaissée par le passé (voir *Carm.*, 7, 532-543), la Gaule peut être tentée (à l'image du père de Sidoine dont, Jill HARRIES le rappelle fort à propos, toute la carrière s'est faite sous un usurpateur) de chercher dans ses propres forces un appui qu'un pouvoir central défaillant lui refuserait. La chute d'Avit et l'accession de Majorien, face à qui Sidoine se peint en Tityrus devant le nouvel Auguste, révèle selon Jill

HARRIES les tensions internes à l'aristocratie gauloise. Si, en effet, Sidoine n'a pas soutenu Majorien, d'autres l'ont fait en Gaule et l'affaire plaisante du billet satirique (*Ep.*, 1, 11) est l'objet d'une pénétrante analyse qui, mise en rapport par la prosopographie avec les clivages familiaux qui agitent la Gaule, fait apparaître des contrastes importants en Gaule, tant sur l'attitude à adopter vis-à-vis des rois germaniques que sur les rapports à entretenir avec le pouvoir central. Face aux hésitations de Sidoine et d'autres nobles, la carrière de l'Aquitain Arborius à la tête des armées de Théodoric relativise l'attachement des nobles gaulois à cet empire chancelant que Sidoine s'efforce de soutenir dans l'espoir de quelque secours. Dans ce contexte, la remise à Théodoric de Narbonne en 462, révèle, selon Jill HARRIES, les conflits qui peuvent agiter la loyauté romaine d'un Gaulois comme Sidoine. Commentant *Ep.*, 2, 13, l'auteur ouvre sur ce qui sera la pensée maîtresse de la seconde partie de son étude : les progrès des Goths témoignant d'une incapacité croissante de Rome à exercer son contrôle sur la Gaule, celle-ci ne peut espérer sauver sa *romanitas* qu'en la vivant non seulement en bonne intelligence avec les Goths, comme Sidoine s'est efforcé de le faire, mais probablement sous leur contrôle, même si celui-ci doit se déguiser sous un traité factice avec Rome et en en changeant totalement la nature concrète. C'est ainsi qu'en datant, au terme d'une démonstration convaincante et contrairement à A. LOYEN *Ep.*, 1, 2 de 462-263, Jill HARRIES démontre que l'image de Théodoric commence à pouvoir se substituer à celle de l'empereur de Rome, qu'il sert en théorie. Ici se trouve la clé du livre : Sidoine pour résoudre son propre conflit intérieur est amené à raisonner en terme parfois spécieux sur l'étroite définition de la loyauté : servir un allié de Rome, c'est bien servir Rome, même si chacun sait que cet allié a depuis longtemps choisi de mener ses affaires personnelles de préférence à celles de Rome.

À ce titre, il est normal que l'auteur traite de la préfecture de la Ville de manière évasive : pour l'évolution de Sidoine telle que Jill HARRIES l'a décrite, ce n'est en effet que l'arrivée au sommet d'un ordre déjà écroulé, la seconde partie de la vie de Sidoine, évêque de Clermont, trouvant sa source dans le travail psychologique opéré auparavant.

Si l'étude souligne bien que ce passage des plus hautes dignités politiques à l'épiscopat est exceptionnel dans la Gaule de l'époque, Jill HARRIES a déjà pris soin, dans une analyse détaillée des références culturelles de Sidoine appuyée de quelques hypothèses sur les rapports précoces de l'auteur avec les milieux de Lérins, de montrer que Sidoine possédait les qualités intellectuelles et spirituelles nécessaires à cette fonction ainsi qu'une culture chrétienne qui l'y préparait en partie. Pourtant, on peut ici regretter que l'analyse des ponts qu'un homme comme Sidoine peut jeter entre service de l'empereur et service de l'Église ne soit pas plus poussée. Le séjour à Rome est évidemment très important ici non seulement sur le plan politique, mais sur le plan religieux. Or, comme on le sait depuis les travaux de C. PIÉTRI, l'Église romaine développe ce que l'on pourrait appeler une théologie de remplacement de l'idéologie impériale. Léon, pape peu avant le séjour de Sidoine à Rome, exprime avec une particulière netteté que l'empire n'est qu'une image de la véritable *romanitas* qui est celle de la foi chrétienne (voir par exemple *Serm.*, 69, 1, où se développe la doctrine de la nouvelle fondation de l'empire véritable Rome par les apôtres). Au lieu de survivre seulement, cette idée offrait à Sidoine la possibilité de gravir un échelon supplémentaire dans sa saisie de la *romanitas*. Les qualités qui l'avaient fait élever à une dignité importante à Rome le recommandaient pour une charge aussi politique que l'épiscopat en des temps troublés, et son fort ancrage local dans la famille des Aviti, joint à des relations dans l'ensemble bonnes avec les rois germaniques, lui permettaient de faire jouer au niveau local des contacts acquis dans les plus hautes sphères de l'empire par son séjour à la

cour. De la cour au siège de Clermont, le fossé n'était sans doute pas tel que certaines formules de J. HARRIES peuvent le laisser supposer.

Ainsi, dans sa présentation de l'épiscopat de Sidoine, Jill HARRIES repère aisément des signes parlants de la réalité de ce travail psychologique chez Sidoine : lors des querelles qui opposent Goths et Burgondes au sujet de certains sièges épiscopaux sensibles parce que situés à des points où les deux royaumes cherchent à asseoir leur influence, puis lors de la montée d'Euric, Sidoine (*Ep.*, 7, 6) identifie aisément, note Jill HARRIES, le camp qu'il doit défendre : c'est celui de la loyauté à Rome et de la défense de la foi orthodoxe. Être romain c'est être orthodoxe au moins autant que sujet de l'empire. Ainsi, les pages consacrées au travail de Sidoine à la tête de son évêché sont la parfaite illustration de cette conscience d'une défense de la *romanitas* par l'épiscopat. En développant le culte et en l'organisant au cours des années troublées qui aboutissent à la prise de Clermont, en jouant pour ses ouailles le rôle d'un *patronus* influent en Gaule du sud, voire d'un arbitre dans des conflits juridiques, Sidoine reproduit à l'échelon local une forme de la présence romaine : la loi, les règles de l'*amicitia*, les liens qui unissent les inférieurs à leur *patronus* et même le cérémonial romain transposé dans sa forme chrétienne. Ainsi, note Jill HARRIES, à l'intérieur du même modèle fondamental, qui est celui d'une aristocratie chrétienne, la perspective se resserre de plus en plus sur les intérêts locaux. L'aboutissement naturel est donc par-delà l'exil de Sidoine, une reconnaissance de fait de la disparition d'une *romanitas* politique, dans la personne de l'empereur. En montrant que Sidoine utilise pour Euric en *Ep.*, 8, 9 l'artifice littéraire qui lui permettait d'implorer la bienveillance de Majorien en *Carm.*, 4, Jill HARRIES parvient au terme de l'évolution attendue. De manière explicite, Sidoine se réfère maintenant au roi gothique comme à celui qui tient à présent la place de l'empereur.

Mais cet itinéraire dont Jill HARRIES a pris soin de montrer l'aspect chaotique et parfois contradictoire est bien celui d'un déchirement. La force de ce livre est alors de montrer que ce processus ici résumé dans sa linéarité est vécu dans la douleur et la confusion. Les renoncements successifs dont sont émaillés la carrière de Sidoine sont perceptibles aisément dans l'analyse que l'auteur livre des lettres pourtant excessivement polies et feutrées de Sidoine. Ils trouvent eux aussi leur point d'aboutissement en *Ep.*, 8, 2 qui clôt la seconde partie sur l'image d'une *romanitas* qui s'identifie désormais à une réalité spirituelle et littéraire et non à l'*umbra imperii* qui fait la conclusion du livre.

Tout était joué en 407, constate Jill HARRIES, mais il a fallu soixante-dix ans à un homme comme Sidoine, représentatif d'une certaine forme de la noblesse gallo-romaine, pour se résigner et trouver une réponse à cet état de fait. D'autres ont été plus rapides, plus perspicaces sans doute ou moins scrupuleux. Pourtant, seul Sidoine nous a conservé par l'abondance de son œuvre le cheminement de l'idée de défaite et de fin d'un monde. C'est ce qui fait une part de son prix. C'est aussi, même si sur certains éléments de chronologie les hypothèses avancées par l'auteur seront probablement discutées, ce qui fait de la lecture que Jill HARRIES en propose, à la suite notamment de M. REYDELLET (*La royauté dans la littérature latine de Sidoine Appolinaire à Isidore de Séville*, B. É. F. A. R., 293 : Rome, 1981) dont certaines analyses sont reprises et d'autres finement nuancées, une contribution précieuse à l'étude de la mentalité romaine face à l'effacement progressif de l'idée impériale et, somme toute, à l'image de son sujet grave et dense, un très beau livre.

Bruno BUREAU.

C. MARTINDALE, *Redeeming the text. Latin poetry and the hermeneutics of reception* (Roman literature and its contexts) : Cambridge, Cambridge University Press, 1993, XVII et 117 pages + 4 planches.

Le petit livre de Ch. MARTINDALE s'attache à mettre à bas l'un des mythes « positivistes » de l'interprétation des textes anciens : la quête du sens originel et définitif. La réception des textes anciens est toujours liée au contexte historique et culturel où se trouve plongé le lecteur et dont il ne peut se défaire dans son travail d'interprétation. Par exemple, notre lecture d'Homère est nécessairement tributaire de Virgile ou Milton « qui ont laissé leur trace dans le texte (d'Homère) ». Sans prétendre, comme tel personnage de D. Lodge, étudier l'influence de T. S. Eliot sur Shakespeare, l'auteur se propose d'envisager « une version historicisée de la théorie de la réception » en suivant deux pistes : celle des imitations, traductions, etc., qui recèlent de nombreuses perspectives concernant les textes anciens (Virgile enrichit notre lecture d'Homère) et celle qui tend à démontrer que notre interprétation des textes n'est pour part qu'une résultante de l'accrétion des interprétations ayant eu cours au fil des siècles, sans qu'aucun retour au sens originel soit possible (on ne peut lire Homère en faisant abstraction de la perspective virgilienne sur la poésie homérique). Cette idée n'est pas franchement révolutionnaire — tant il est vrai que la question de la réception est à la mode dans les études classiques —, mais l'effort de réflexion critique prôné par MARTINDALE, s'il est judicieusement mis en œuvre, paraît salutaire contre tout dogmatisme interprétatif. Les admirateurs du pragmatisme anglo-saxon seront parfois déroutés par nombre de développements sur l'herméneutique de Gadamer, l'instabilité du sens, l'impossibilité d'atteindre à la réalité par les signes, le dictat de l'interprétation académique, la définition de l'histoire, etc. Après diverses considérations théoriques, l'auteur entre dans le vif du sujet : le deuxième chapitre se propose d'examiner certaines grandes imitations comme des relectures exploitant une sorte de déconstruction du modèle. C'est le cas pour Virgile chez Dante et chez Lucain. Il faut ici noter une intéressante analyse de la visite de César aux ruines de Troie (*Pharsale*, chant IX) comme une relecture critique de la visite d'Énée à Pallantée. Le troisième chapitre souligne que l'une des voies les plus fructueuses pour l'interprétation des poètes latins consiste à les lire à travers l'histoire de leur réception (par exemple, Ovide lu par Marlowe et le Titien). Le chapitre IV envisage l'étude des traductions comme outil herméneutique. Le livre de MARTINDALE est davantage un manifeste exhortant les critiques spécialisés dans la poésie latine à renouveler leur façon de lire les textes anciens et à prêter plus d'attention aux apports de la linguistique et de l'herméneutique modernes. Il présente des modes de lecture « alternatifs » qui, sans prétendre parvenir à une orthodoxie interprétative, peuvent enrichir l'approche contemporaine des classiques. On peut sans doute regretter la tendance de l'ouvrage à théoriser de façon quelque peu hermétique, même si certaines analyses sont par ailleurs très suggestives.

Jean-Christophe JOLIVET.

Sciences historiques.

Otto HILTBRUNNER, *Kleines Lexikon der Antike* : Tübingen-Basel, A. Francke Verlag, 1995, in-8°, XVI-654 pages, 2 cartes.

Cette 6e édition prouve l'utilité et le succès de l'ouvrage. L'Avant-propos insiste à juste titre sur l'indivisibilité de l'héritage antique, l'apport récent de l'archéolo-